

LE
FAUX ALEXIS,
OU
LE MARIAGE PAR VENGEANCE;

MELODRAME A GRAND SPECTACLE,

Par M. CAIGNIEZ,

Musique de MM. QUAISAIN et DARONDEAU,

Ballet de M. RICHARD,

*Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 8 mai 1807.*

SECONDE ÉDITION.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE SAINT-SAUVEUR, N°. 41.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N°. 51.

1811.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

POUGATCHEFF , imposteur se faisant passer pour le fils de Pierre-le-Grand.....	M. DEFAESNE.
ZAMOSKI , duc et gouverneur de Smolensko.	M. JOIGNY.
ADELNA , fille de Zamoski.....	Mlle. LÉVESQUE.
RISBERG , colonel, ami de Zamoski.....	M. ST.-CLAIR.
WARUSCO , lieutenant de Pougatcheff.....	M. STOCKLEY.
OURSCOFF , paysan des environs de Smolensko et sergent dans l'armée de Pougatcheff.....	M. FRESNOY.
PEDRONA , paysanne, mère d'Ourscuff.....	Mlle. LAGRÉNOU.
LISKA , jeune paysanne, nièce de Pedrona...	Mlle. TIÉRY.
KISKI , jeune paysan, amoureux de Liska....	M. RAFFILE.
LOWDBROG , sous-officier de Cosaques.....	M. MARTIN.
UN OFFICIER de Zamoski.....	M. BARTÉLEMY.

Personnages muets.

Officiers et Soldats de l'armée de la Czarine et de la garnison de Smolensko.

Officiers, Soldats et Cosaques de Pougatcheff.

Femmes de la suite d'Adelna.

Habitans de Smolensko.

Paysans et Paysannes.

Deux Garçons de Cabaret.

Danseurs et Danseuses pris parmi les personnages ci-dessus.

La Scène est à Smolensko, au premier acte, et dans un village voisin, chez Ourscuff, au second acte.

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du décret Impérial du 8 juin dernier, Paris, le 4 avril 1807. Le secrétaire général, signé SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et de représenter, le 7 avril 1807. Le conseiller d'État, Préfet de Police, signé DUBOIS.

LE FAUX ALEXIS,

OU

LE MARIAGE PAR VENGEANCE,

Mélodrame à grand Spectacle.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le vestibule du palais de Zamoski à Smolensko. Trois grandes arcades, dans le fond, laissent voir la place publique; celle du milieu est ouverte; les deux autres sont fermées de grilles, avec fers de lance dorés.)

SCÈNE PREMIÈRE.

ZAMOSKI, RISBERG, et principaux Officiers de la Garnison
sous le vestibule, Troupes rangées en bataille, sur la place dans le fond.

(Au lever du rideau, les officiers, leurs épées nues, sont dans l'attitude de prêter serment entre les mains de Zamoski.)

ZAMOSKI.

BRAVES défenseurs de Smolensko, en jurant fidélité à l'illustre veuve de Pierre-le-Grand, vous venez de jurer aussi de verser, s'il le faut, tout votre sang, pour conserver, à votre seule et légitime souveraine, cette place importante que le Faux Alexis menace en ce moment. Allons passer dans les rangs des soldats et leur faire prêter le même serment.

(Il sort par la porte du milieu, avec Risberg et les autres officiers, au bruit des trompettes et des tambours. A leur approche, la troupe porte les armes et sépare ses rangs.)

SCÈNE II.

ADELNA et deux de ses Femmes, *sous le vestibule.*

(Adelna, suivie de ses femmes, entre sur la scène, avec les marques de la plus vive inquiétude et regarde vers la place.)

ADELNA, *à elle-même.*

O ciel! que signifient tous ces mouvemens militaires?... La sûreté de cette place serait-elle menacée? le Faux Alexis à la tête de ses Cosaques s'approcherait-il des murs de Smolensko? (A ses femmes.) Toute cette nuit, mon repos a été trouble par des bruits inquiétans; de fréquens messages sont venus au

palais ; parmi les voix confuses qui , par intervalles , interrompaient un silence effrayant , j'ai plusieurs fois remarqué celle de mon père. Au dehors , le bruit renouvelé sans cesse d'une multitude de pas qui retentissaient sourdement sur le pavé , a vivement excité ma curiosité , et j'ai vu dans l'ombre plusieurs détachemens de nos troupes qui se croisaient en différens sens. Oui , on a sûrement reçu cette nuit des nouvelles alarmantes : à peine le jour commence que toute la garnison est sous les armes ! *(Regardant sur la place.)* Voilà mon père qui parcourt ses rangs.

Le voilà qui parle à nos guerriers. A son geste animé , au feu de son visage , on voit qu'il veut faire passer dans leurs âmes la noble ardeur dont la sienne est enflammée.

(Plusieurs voix crient en même-tems : Nous le jurons ! Roulement de timbales et fanfares.)

Ah ! ce serment est le cri précurseur des combats ! Mon père revient au palais : grand dieu ! que va-t-il m'apprendre ?

(Les troupes défilent et Zamoski rentre sous le vestibule.)

SCENE III.

ADELNA , ZAMOSKI.

ZAMOSKI.

Adelna , ma chère fille , je vois dans tes yeux tout l'excès de ton inquiétude. Je ne puis te cacher plus long-tems le danger qui nous menace : Pougatcheff est sous nos murs.

ADELNA.

Pougatcheff , dites-vous ?

ZAMOSKI.

Oui , Pougatcheff ; c'est , dit-on , le véritable nom de ce féroce aventurier qui , par la plus grossière imposture , et à la faveur de quelques traits de ressemblance avec Alexis , veut faire croire aujourd'hui qu'il est ce fils infortuné de Pierre-le-Grand , cet Alexis dont un sort funeste a , depuis plus de dix ans , terminé les jours.

ADELNA.

Je sais que cet imposteur a soulevé les Cosaques contre Catherine , et qu'à la tête de ces barbares , il déjà su se rendre maître de plusieurs places ; mais pouvais-je croire qu'il fût si près de Smolensko ?

ZAMOSKI.

J'avais depuis deux jours reçu l'avis qu'il se dirigeait vers cette place. Quoiqu'il fût encore éloigné , j'avais déjà fait des dispositions pour notre défense ; mais cette nuit nos postes avancés ont reconnu son avant-garde , dont un grand bois leur avait long-tems caché la marche. Une heure après on introduit un parlementaire qui , au nom de son maître , me somme avec insolence de rendre la place ou de m'attendre à subir l'assaut.

Ma fille, que devait faire Zamoski, le fidèle sujet de Catherine, le gouverneur de Smolensko?

ADELNA.

Refuser la capitulation et se préparer au combat.

ZAMOSKI.

Et c'est ce qu'a fait ton père, ma chère Adeln. Cependant, je ne puis me dissimuler tout le danger de notre position. La garnison n'est point assez nombreuse pour faire une longue résistance. Depuis long-tems je réclame en vain de notre Souveraine les secours nécessaires à la conservation de ce pays. Les lenteurs, les difficultés qu'on me fait essuyer sont l'effet de la défaveur où je suis auprès d'elle; défaveur que mes envieux savent entretenir, en lui rappelant sans cesse mon ancienne affection pour le véritable Alexis. Quoiqu'il en soit, les dernières nouvelles qui me sont parvenues m'annoncent qu'une forte armée est en marche, pour s'opposer aux progrès de Pougatcheff: c'est le général comte Menzloff qui la commande.

ADELNA.

Eh bien, mon père! le comte Menzloff n'est-il pas votre ami particulier? et ne devons-nous pas espérer?...

ZAMOSKI.

Ah! je crains que Menzloff n'arrive trop tard pour secourir Smolensko.

ADELNA.

Mais ce ramas de Cosaques et d'autres barbares indisciplinés que Pougatcheff traîne à sa suite, est-il donc si redoutable?

ZAMOSKI.

Que trop, hélas! car le nombre des partisans de ce rebelle augmente sans cesse, et l'on apprend chaque jour que quelque nouveau renfort des meilleures troupes de la Czarine vient de se ranger volontairement sous ses drapeaux. Il vient encore de grossir son armée d'une foule de Lithuaniens et de Sévériens, qu'une aveugle crédulité attache à sa cause,

ADELNA.

Mais par quel prestige cet imposteur sait-il dont les séduire?

ZAMOSKI.

Les hommes sont toujours facilement séduits par tout ce qui paraît offrir l'intérêt d'une injustice à réparer; intérêt qui s'augmente encore par cette teinte de merveilleux qu'offre la fable de Pougatcheff. En effet, un prince malheureux, victime de la sévérité de son père, un prince qu'on a dit mort pendant dix ans, et qui semble aujourd'hui sortir du tombeau pour réclamer, les armes à la main, un trône que Catherine lui a ravi; c'est plus qu'il n'en faut pour entraîner la foule des esprits crédules. Je m'étonne même qu'un faux Alexis ait si long-tems tardé à se montrer, car tout favorisait le succès d'une telle imposture. Alexis est mort dans sa prison, par le seul effet d'une révolution que produisit sur lui la lecture de sa sentence de mort. Des

raisons particulières n'ayant point alors permis de donner à cet événement toute la publicité qu'il aurait exigé, il a pu paraître douteux à beaucoup de monde que ce prince fût mort en effet ; mais moi, et plusieurs Seigneurs de la Cour en avons la certitude ; moi particulièrement, qui l'ai tenu dans mes bras, jusqu'à son dernier soupir. Je l'aimais ce Prince à qui l'on ne peut reprocher peut être que les égaremens d'une jeunesse trop fougueuse. Il fut accusé d'avoir conspiré contre son père ; je ne prétends point qu'il fut innocent ; le Sénat l'a jugé coupable, et je veux croire qu'il l'a justement condamné ; mais aujourd'hui que Pierre-le-Grand n'est plus, si son fils existait encore, si celui qui se dit Alexis était Alexis lui-même, ma chère Adélna, tu m'aurais vu le premier embrasser sa cause et combattre sous ses drapeaux. Mais laissons ce sujet, et parlons des mesures qu'il convient de prendre sur le champ pour ta sûreté.

ADELNA.

Quoi ! mon père, en seroit-il d'autres que celles qui concernent la vôtre.

ZAMOSKI.

Oui, ma fille. Tu vas partir pour Moscou, sous la conduite d'un de mes plus fidèles serviteurs et avec une escorte assez nombreuse pour protéger ta route.

ADELNA.

Moi vous quitter, mon père ! et dans un moment...

ZAMOSKI.

Il le faut, ma chère Adélna. Je viens d'envoyer le colonel Risberg pour examiner de quel côté de la ville il sera prudent de te faire sortir.

ADELNA.

Ce soin est inutile, mon père ; je ne vous quitte pas.

ZAMOSKI.

Que dis-tu, ma fille ? Songe-donc que dans une heure, à l'instant même peut-être, l'assaut va commencer ! Veux-tu qu'à l'horreur de ma situation se joigne encore le tourment de trembler pour tes jours ?

ADELNA.

Et voulez-vous que, dans ma fuite, je tremble à chaque instant pour les vôtres ? M'applaudirai-je de ma sûreté, quand j'entendrai de loin le fracas épouvantable des instrumens de mort, Juste ciel ! voulez-vous que mon cœur soit déchiré mille fois, et que l'affreuse image de mon père expirant, se renouvelle à chaque coup de canon qui frappera mon oreille ? Non, non ? je ne vous quitte pas. Je veux partager votre danger, en juger par mes yeux ; frémir d'effroi s'il s'approche, respirer d'aise s'il s'éloigne. Ah ! mon père, si le fer d'un barbare venoit déchirer votre sein, qui mieux que votre Adélna saurait étancher votre sang et panser vos blessures ? Non, non, je ne vous quitte pas.

ZAMOSKI.

Fille chérie, que ne puis-je te satisfaire ! Mais tu vas juger toi-même de la nécessité d'éviter par un prompt départ le sort affreux qui te menace. Je croyais pouvoir te taire l'insultante proposition que Pougatcheff m'a fait faire cette nuit, par son envoyé. C'était peu de me sommer insolemment de me rendre ; il a eu l'audace de m'offrir son amitié, et de me demander ta main pour prix de sa faveur !

ADELNA.

Grand dieu !

ZAMOSKI.

Eh bien ! avoueras-tu maintenant qu'une prompte fuite est le seul parti qui te reste ?

ADELNA.

Non, mon père.

ZAMOSKI.

Et l'infamie qui t'attend, si le faux Alexis entre vainqueur dans la place ?

ADELNA.

La fille de Zamoski saura l'éviter ; elle saura mourir.

ZAMOSKI.

Fille généreuse, j'admire ta résolution ; mais je ne puis l'approuver ; il faut partir, Adelnà. Un père t'en a supplié, maintenant le gouverneur de Smolensko te l'ordonne.

ADELNA.

Quoi ! mon père...

ZAMOSKI.

Voici le colonel Risberg : que va-t-il nous apprendre ?

SCENE IV.

ADELNA, ZAMOSKI, RISBERG.

RISBERG.

Mon prince, nous avons trop tardé. La fuite de Madame est désormais impossible ; la ville est cernée, les Cosaques sont maîtres de toutes les issues.

ZAMOSKI, avec amertume.

Allons, ma fille, te voilà satisfaite, tu restes dans Smolensko.

ADELNA.

Je vous aurais obéi, mon père ; mais j'en aurais été plus à plaindre. Ciel ! qu'allons-nous devenir ?

RISBERG.

Rassurez-vous, Madame ; le courrier qui fut expédié avant-hier au comte Menzoloïff, doit être arrivé à sa destination. A la lecture de ses dépêches, le comte va presser sans doute la marche de son armée, et sous deux jours peut-être il sera sous nos murs.

ADELNA.

Ah ! je ne doute point de l'empressement de Menzoloïff à venir secourir mon père !

ZAMOSKI.

Allons, ma fille, retourne à ton appartement, tandis que nous allons tout ordonner pour notre défense.

(Adelna quitte douloureusement son père.)

SCENE V.

ZAMOSKI, RISBERG, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, nous venons de surprendre auprès des remparts un détachement de quelques Cosaques, qui s'était approché pour faire une reconnaissance. Ils se sont vigoureusement défendus, sur-tout le chef, qui n'est, je crois, qu'un sous-officier.

ZAMOSKI.

Où sont-ils ?

L'OFFICIER.

On les amène sur cette place.

RISBERG.

Seigneur, il serait peut-être intéressant de les interroger sur les desseins et les forces de l'ennemi.

ZAMOSKI.

Tu as raison, Risberg. (A l'officier.) Qu'on les introduise. (L'officier sort.) Ah ! mon cher Risberg, le sort de ma fille cause seul mes alarmes ! pourquoi faut-il. . . Mais voici ces Cosaques.

SCENE VI.

ZAMOSKI, RISBERG, OURSCOFF et Cosaques prisonniers, l'Officier et Soldats de Zamoski.

(Ourscoïff en Cosaque, barbe noire et épaisse, moustaches tressées.)

ZAMOSKI.

Cosaques, quel était votre dessein, quand on vous a surpris auprès des remparts ?

OURSCOFF.

De les examiner pour en rendre compte à nos chefs, et eux à notre souverain, le magnanime Alexis.

ZAMOSKI.

Sais-tu quel est son projet ?

OURSCOFF.

D'entrer aujourd'hui dans Smolensko.

RISBERG.

Ses forces ?

OURSCOFF.

Plus que suffisantes pour soumettre cette place, si vous ne vous hâtez de lui en ouvrir les portes.

ZAMOSKI.

Lui en ouvrir les portes ! Présomptueux Cosaque, apprends que les braves défenseurs de Smolensko viennent de jurer de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour conserver cette place à l'auguste Catherine

OURSCOFF.

Tant pis.

ZAMOSKI.

Pour ton Alexis, sans doute.

OURSCOFF.

Non ; pour vous, mon prince. Vous serez vaincu, et cela me fâche, parce que je vous estime, et que je vous connais pour un brave homme.

ZAMOSKI.

Tu me connais, dis-tu ?

OURSCOFF.

Oui. Je sais qu'il n'est personne à Smolensko, ni dans ses environs, qui ne bénisse votre nom et celui de la duchesse votre fille.

RISBERG.

Seigneur, cet homme est bien instruit de ce qui vous regarde ! son langage, d'ailleurs... (*Examinant Ourscoff.*) Tu n'es point Cosaque ?

OURSCOFF.

Le colonel Risberg ne se souviendrait-il pas aussi de ma figure ?

RISBERG.

En effet, je crois reconnaître...

OURSCOFF.

Un soldat de votre régiment, mon colonel.

RISBERG.

Ourscoff ?

OURSCOFF, *avec sensibilité.*

Ah ! mon colonel ! vous ne vous imaginerez jamais le plaisir que vous venez de me faire !

RISBERG.

En quoi donc ?

OURSCOFF, *les larmes aux yeux.*

Je ne vous avais point encore rappelé mon nom, mon colonel.

RISBERG, *à Zamoski.*

Duc de Smolensko, vous voyez le plus intrépide, mais en même tems le plus grossier et le plus indocile personnage qui fût dans mon régiment.

OURSCOFF.

C'est la vérité, mon colonel. Oui, j'ai toujours eu mauvaise tête ; mais ma grossière écorce renferme un cœur sensible et des sentimens d'honneur. Je ne crains pas que vous citiez de moi rien qui soit contraire à ce que je dis là.

RISBERG, *avec sévérité.*

Excepté la cause que tu défends aujourd'hui.

Le faux Alexis.

OURSCOFF.

La cause d'Alexis est juste, au moins je le crois ainsi. D'ailleurs, je n'ai point déserté mes drapeaux pour passer sous les siens. J'avais depuis deux ans obtenu mon congé, pour une blessure dont les suites avaient été jugées incurables, et dont, malgré l'arrêt du chirurgien-major, je fus radicalement guéri peu de tems après. Mais aussi, je respirais l'air natal; j'étais auprès de ma bonne mère Pédrona, à Molno, ce petit village à trois lieues d'ici.

ZAMOSKI.

Tu es de Molno ?

OURSCOFF.

Oui, mon prince. Si vous connaissez mon village, mon village vous connaît bien aussi; car il s'est senti comme les autres du bien que vous faites à la ronde. J'étais donc chez moi, aidant ma mère, et travaillant de bon cœur du matin au soir à labourer la terre, lorsque j'entendis raconter un jour que le prince Alexis n'était pas mort comme on l'avait dit; qu'il s'était longtems tenu caché dans l'Ukraine, sous le nom de Pougatcheff; mais qu'il venait de lever une puissante armée pour aller reprendre le bien qui lui appartient. « Tu es brave, me dit-on, Alexis aime les » braves, tu feras ton chemin, et avant un an, je te garantis » officier. » C'était une terrible amorce, convenez-en, mon colonel! Cependant j'ai balancé longtems; j'avais regret de quitter encore ma mère; et puis le diable m'avait ensorcelé de ma cousine Liska, une très-jolie fille; un peu nigarde à la vérité, mais faite à ravir, et, au demeurant, la meilleure fille du monde. Eh bien, malgré tout cela, Alexis, son armée de Cosaques et mon grade d'officier, ne me sortaient pas de la tête; si bien que, décampant un beau matin, j'ai couru m'enrôler, et quoiqu'il n'y ait que deux mois, je me suis comporté de manière que me voilà déjà sergent. Tout ce que je regrette aujourd'hui, c'est que notre brave gouverneur Zamoski et vous, mon colonel, ne soyez point encore du parti d'Alexis.

ZAMOSKI.

Misérable! nous du parti d'un brigand dont tous les pas sont marqués par des actes de barbarie et de férocité!

OURSCOFF.

Alexis est un terrible homme; j'en suis d'accord; il fait même quelquefois des choses qu'en bonne conscience... mais à qui la faute? Qu'on lui rende son bien, et il deviendra doux comme un mouton.

RISBERG.

Son bien! l'infâme imposteur! Tu crois donc, Ourscoff, que ce monstre est véritablement le fils de Pierre-le-Grand?

OURSCOFF.

Certainement, mon Colonel, si j'en avais douté, vous ne me verriez point ici.

RISBERG.

Qu'elles preuves t'en a-t-on données?

OURSCOFF.

Point d'autres que le témoignage de gens dignes de foi.

ZAMOSKI.

Et penses-tu que je sois aussi digne de foi?

OURSCOFF.

Oui, mon Prince.

ZAMOSKI.

Eh bien, la plus forte preuve que je puisse te donner, moi, de l'imposture de Pougatcheff, c'est que tu ne me vois point courir à sa rencontre et le serrer dans mes bras; car tu vois en moi celui qui fut l'ami du malheureux Alexis.

OURSCOFF.

Vous, mon Prince! (*à part*) Ah diable! (*Il reste absorbé Coup de canon.*)

ZAMOSKI.

Qu'entends-je?

RISBERG.

C'est le canon de la place, Seigneur; il nous avertit que l'ennemi s'avance.

ZAMOSKI.

Eh bien, Colonel, allons le recevoir. Mais ma fille revient: ah! tâchons d'obtenir d'elle de ne point s'éloigner de ce palais.

SCENE VII.

Les Précédens, ADELNA et Femmes de sa suite.

ADELNA, *accourant.*

Mon père, qu'ai-je entendu? seroit-ce déjà le signal du carnage?

ZAMOSKI.

Pourquoi venir ici, ma Fille?

ADELNA, *appercevant les Cosaques.*

Que vois-je?

ZAMOSKI.

Rassure-toi, se sont des prisonniers. (*A ses Gardes*) Vous; conduisez ces Cosaques dans la tour carrée, et qu'on veille à ce qu'ils ne s'échappent.

OURSCOFF, *à part.*

Morbleu! l'aimable Princesse! que je la plains si... (*Aux gardes qui veulent l'emmener.*) Un moment, vous autres. (*A Zamoski.*) Gouverneur, deux mots; s'il vous plaît.

ZAMOSKI.

Parle.

OURSCOFF, *à voix basse.*

Vous êtes déterminé à vous défendre?

ZAMOSKI.

Oui.

OURSCOFF, *montrant Adelnà.*

Il faut mettre ce trésor à l'abri.

ZAMOSKI.

Ce soin me regarde.

OURSCOFF.

Sans doute. Mais je ne vois d'abri sûr pour la Duchesse que loin de ces murs et du camp des Cosaques.

ZAMOSKI.

Qui pourrait l'y conduire ?

OURSCOFF.

Moi. Moi seul ici peux la sauver. Confiez-là moi revêtue de l'habit d'un de ces Cosaques ; je me charge de la faire sortir de la place et de la conduire, sans danger, en tel lieu que vous désignerez.

ADELNA, *qui a écouté.*

Quelle insolence !

ZAMOSKI, *avec indignation.*

Malheureux ! tu oses...

OURSCOFF.

Vous rendre un signalé service. Oui, mon prince.

(*Zamoski étonné le regarde fixement.*)

ADELNA, *à part.*

O ciel ! mon père hésiterait-il ?

ZAMOSKI, *regardant Risberg.*

Risberg ? (*Risberg répond par un geste de doute.*) Ourscoff, j'ai peut-être grand tort, mais ma confiance serait impardonnable.

OURSCOFF.

En effet. Seigneur, vous avez raison ; mais j'enrage de ne pouvoir vous prouver que vous avez tort.

ZAMOSKI, *aux gardes.*

Allez.

OURSCOFF, *à Zamoski.*

Nous ne serons pas long-tems prisonniers. (*à part.*) Pauvre Princesse !

(*On emmène Ourscoff et les Cosaques. On entend des appels de trompettes et le bruit du tambour.*)

SCÈNE VIII.

ADELNA, ZAMOSKI, RISBERG, Femmes d'Adelnà.

ZAMOSKI.

Ma fille, je te laisse. Mais promets-moi que, si le danger augmente, tu te retireras dans les souterrains du palais, jusqu'à ce que moi, Risberg, ou quelqu'autre de nos amis, allions te retrouver.

ADELNA.

Je ne vous promets rien, mon père ; car je ne veux point vous perdre de vue.

ZAMOSKI, à un officier.

Est-ce vous qui commandez ce poste ?

L'OFFICIER.

Oui, Gouverneur. (*Zamoski lui parle bas, en indiquant sa fille.*)

ADELNA, à part.

Il me consigne au palais, cruelle prévoyance !

ZAMOSKI.

Adieu, ma fille.

ADELNA.

Et vous ne m'embrassez pas, mon père ?

ZAMOSKI, l'embrassant.

Chère enfant ! (*A Risberg, dissimulant son émotion.*) Allons, Risberg, allons combattre les Cosaques. (*Il sort.*)

ADELNA, arrêtant Risberg.

Colonel, au nom du ciel, veillez sur mon père.

RISBERG.

Reposez-vous sur moi, Madame. (*Il suit Zamoski.*)

SCENE IX.

ADELNA, ses Femmes.

ADELNA.

De quelles horreurs je suis environnée ! Mon père court affronter les hasards d'un combat inégal ; s'il succombe, grand dieu ! si le barbare Pougatcheff entre vainqueur dans Smolensko, je deviendrai donc le prix... Non, non, je l'ai juré, une mort prompte saura me garantir de cet outrage. (*A ses femmes.*) Rentrons, mes bonnes amies, montons sur la galerie la plus élevée du palais, d'où l'on découvre les remparts et les dehors de la ville. Nous pourrons voir sans obstacle les manœuvres de nos troupes et tous les mouvemens de l'ennemi ; mon œil avide, attaché sur mon père, ne le perdra point un seul instant de vue, le suivra par-tout, et saura le distinguer toujours dans la foule des combattans. Suivez-moi.

(*Adelna et ses femmes rentrent dans le palais.*)

SCENE X.

KISKI, Habitans.

(*Des habitans, hommes et femmes effrayés, parmi lesquels se trouve Kiski, se répandent sur la place et fuient de divers côtés ; Kiski les laisse aller et se précipite sous le vestibule.*)

KISKI.

Ma fine ! qu'les autres courent où i'voudront, pisque j'trouvons c'te porte ouverte, tâchons... Ah ! pauvre Kiski ! pourvu qu'on t'laisse ici r'prendre haleine !... Jarnigoi ! c'est qu'i' n'fait pas bon du tout dans les rues ! les boulets y pleuvent déjà, qu'c'est

une bénédiction ! Palsangué ! qu'j'avons été mal avisé d'v'nir hier à la ville ! C't'ordonnance d'farmer les portes qu'est venue là sans dire garre ! c'est i' pas traître , ça ? Mais c'qu'est l'pus guignonant , c'est qu'i' n's'en est fallu de rien qu'j'étions dehors , et qu'j'allions tout bellement coucher cheux nous à Molno. (*Coup de canon.*) Allons, pan ! en v'là encore un qui n's'ra pas perdu pour tout l'monde. O mon dieu ! mon dieu ! c'est pourtant mam'selle Liska qu'est cause que j's'ommes dans c'te bagarre. Après avoir vendu nos denrées , j'avions encore du tems d'reste pour sortir de Smolensko ; mais n'v'là-t-i' pas qu'i' m'prend fantaisie d'li r'porter à c'te belle Liska queuqu'joli affiquet ; là . . . queuqu' drôlerie , en manière d'galantise , à celle fin d'nous mettre en bonne posture dans son esprit. Moi , là d'sus j'entre dans une boutique ; j'marchande pendant une heure ; j'choisis l'meilleur marché , et j'm'en vas tout glorieux pour passer les portes ; bernique ! on v'nait d'les farmer ! Jarni ! c'que c'est qu'd'aimer une fille , et une ingrate encore ! car tu sais ben , mon pauvre Kiski , qu'Liska n'a jamais eu pour toi d'réciproque , surtout d'puis deux ans qu'son maudit cousin Ourscoff était r'venu d'l'armée. Mais dieu merci , il est r'parti tout nouvellement pour aller encore s'enrôler je n'sais où. Eh ben , qu'all' l'attende à présent ; il est p'têt déjà mort. (*Redoublement de coups de canon et bruit éloigné de mousqueterie. Un détachement passe rapidement sur la place.*) Allous, v'là qu'ça s'échauffe ! (*Regardant passer le détachement.*) Courrez, courrez, messieurs ; les plus pressés seront les premiers servis. (*Fort coup d'obusier, suivi d'une bombe qu'on voit traverser le fond du théâtre et un instant après un grand bruit d'écroulement.*) Eh ! mon dieu , queuqu' c'est qu'ça ? (*Il court voir dans le fond.*) Jarniguenne ! c'est une bombe qui vient d'abattre là bas tout un pan de c'te tour carrée , où c'que j'ai vu tout à l'heure qu'on enfermait des prisonniers Cosaques. Tiens , tiens ! les v'là qui sortent ! faut conv'nir qu'leu' camarades ont une drôle de manière d'forcer les safrures. Voyez donc , queu' vilaines mines ça vous a des Cosaques ! et surtout c'tilà qui va l'premier à la tête. Les v'là qui v'nont par ici.

SCENE XI.

OURSCOFF, KISKI, Cosaques.

(*On voit passer sur la place Ourscoff à la tête des Cosaques qui viennent de s'échapper. Les Cosaques s'éloignent ; mais Ourscoff, apercevant Kiski, s'arrête, puis s'approche de l'entrée du vestibule.*)

KISKI, revenant sur le devant.

Miséricorde ! v'là l'plus rébarbatif d'la bande qui s'arrête pour me r'garder ! . . . J'crais , morguenne , qu'i' veut entrer ici ! (*Il se tient tout tremblant dans un coin.*) L'v'là , l'v'là ! j'n'ai plus d'sang dans les veines.

OURSCOFF, *après avoir regardé à droite et à gauche, s'avançant avec précaution sous le vestibule.*

Je ne me suis point trompé, c'est lui-même !

KISKI.

Allons, c'est à moi qu'il en veut. C'est fini, j'ne r'viendrai pas de celle - là ! (*A genoux.*) Grâce, monsieur l'Cosaque ! j'suis l'ami d'tout l'monde ; ne m'faites pas d'mal.

OURSCOFF.

Que diable fais-tu ici, toi ?

KISKI.

C'que j'fais ? vous l'voyez bien. j'tremble d'toutes mes forces.

OURSCOFF.

Mon pauvre Kiski, tu ne me reconnais donc pas ?

KISKI, *se relevant.*

Eh !.. eh mais, c'est vous, voisin Ourscoff ! Dam, racontez donc, ça n'était pas facile d'vous dévisager : c'te barbe, ces moustaches, c't'accoutrement, ça vous rend si vilain... Non, non, quand j'dis vilain, c'n'est pas ça ; j'veux dire qu'ça vous donne un air, là... c't'air qui... c'est beau d'êt' laid comme ça !

OURSCOFF.

Fort bien, fort bien ; mais, dis-moi vite comment se porte ma mère ?

KISKI.

Vout'mère ? allez, elle a fait un beau train, quand vous êtes parti.

OURSCOFF.

Morbleu ! je te demande comment elle se porte ?

KISKI.

Oh ! très-bien, quant à ça ; car all' crie aussi fort qu'auparavant ; mais si vous aviez vu dans queu colere a's'est mis contre vous ! « C'vagabond-là, (s'est elle qui disait ça) i'm'fra mourir » d'chagrin ! » Et pis, all' rudoyait tout l'monde, all' cassait les meubles, a's'tordait les bras ; et quand c'était passé, a's'laisait aller sur une chaise, où c'qu'all' restait une heure entière, les mains jointes, les yeux au ciel, avec d'grosses larmes qui li roulaient su l'visage, qu'c'était une pitié !

OURSCOFF, *saisissant violemment la main de Kiski.*

Ma mère pleurait ? (*à part, s'essuyant les yeux.*) Je suis un grand misérable !

KISKI.

Eh ben, oui, oui, v'là c'qu'all' disait aussi ; et puis... qu'est-ce qu'all' disait donc encore, qu'vous étiez un... .

OURSCOFF.

Alié-là, je te dispense de te mettre en frais de mémoire. (*A lui-même.*) Ma pauvre mère ! Ah ! si j'avais su ce que m'a dit tantôt le prince Zamoski !

KISKI, *à part.*

Tiens ! des princes li parlent à lui.

OURSCOFF, *à lui-même.*

C'est décidé, à la première occasion, je cours embrasser ma mère, épouser ma Liska, et, renonçant... (*à Kiski.*) Qu'a dit ma chère Liska ?

KISKI.

C'qu'allé a dit ? (*à part.*) Contons-li une bourde. (*haut.*) Oh ! mon dieu ! a-t-elle dit, qu'il aille si loin qu'je n'le r'voyons jamais, j'aurons toujours d's'amoureux d'reste.

OURSCOFF, *le prenant au collet.*

Tu mens, traître ! elle n'a pas dit cela.

KISKI.

Eh ben, non, non, a n'a pas dit ça ; mais alle a dit qu'eu-qu'chose...

OURSCOFF.

Paix ! (*à part.*) Rassurons-nous, j'avais oublié que cet imbécile s'avise d'être mon rival. (*haut.*) Eh bien, mon ami, j'espère qu'on me reverra sous peu à Molno.

KISKI.

Oh ! n'faut pas vous gêner ; on n'vous y attend pas d'sitôt.

OURSCOFF.

Quand y retournes-tu ?

KISKI.

Eh ! mon dieu, tout d'suite, si les portes étoient ouvertes.

OURSCOFF.

On va les ouvrir.

KISKI.

Bah !... Ah ! ouï, j'entends, avec c'te clef qu'a ouvert vout' prison tout-à-l'heure ?

OURSCOFF.

Justement. (*Grand bruit de canon. Les tambours battent la charge. Après avoir regardé dans le fond.*) Je l'avais bien dit, si les Cosaques ne sont pas déjà dans la place, cela ne va pas tarder.

KISKI.

O mon dieu ! mon dieu ! où m'fourrer ?

OURSCOFF.

Ah ! voilà mes camarades de prison qui reviennent ; ils ont trouvé des armes. Allons, bon gré, malgré gré, il faut que j'aille les joindre ; l'habit que je porte m'en fait la loi. Ciel ! que vont devenir Zamoski et sa malheureuse fille ! Au revoir, Kiski.

(*Il va pour sortir.*)

KISKI, *se jettant aux genoux d'Ourscuff, et l'arrêtant par une jambe.*

Par pitié, mon cher Ourscuff, pisqu'i n'y a plus ici d'salut qu'pour les Cosaques, prenez-moi sous vout' protection !

OURSCOFF, *voulant dégager sa jambe.*

Ventrebleu, me laisseras-tu ?

KISKI, *le retenant encore.*

T'nez, j'vous assure, foi d'Kiski, qu'mam'selle Liska vous a ben pleuré, et c'était justice, en vérité.

OURSCOFF, *se dégageant.*

Eh bien, suis-moi, si cela t'amuse.

KISKI.

Où donc ?

OURSCOFF, *sortant précipitamment.*

Au feu.

KISKI, *se relevant tout effaré.*

Ben obligé. Tiens, queu protection i'm'offre là, lui ! (*regardant vers la droite.*) Eh ! mais, n'est-ce pas la princesse que j'voyons accourir ? Oh ! comme all' descend c't'escalier quatre à quatre ! où veut-elle aller donc ?

SCENE XII.

ADELNA, Dames de sa Suite, KISKI.

(Adelna entre toute éperdue ; les femmes qui la suivent se précipitent sur son passage, et la prennent dans leurs bras pour la retenir.)

ADELNA.

Laissez-moi, laissez-moi ! j'ai vu le fer ennemi levé sur la tête de mon père. (*Avec force et colère.*) Laissez-moi, vous dis-je.

(Elle s'échappe à ses femmes, se précipite sur la place et sort par la droite.)

KISKI.

C'est qu'alle y va vraiment ! Morguëne, queulle obstinée ! Oh ! mais, ça vous a du cœur, une princesse ! (*Nouvelle fusillade. Aye, aye, aye ! Ah ! si j'pouvions trouver ici queuqu'bon endroit... si p'tit qu'i' soit, j'saurions ben m'y nicher. Pauvre Kiski, si t'en réchappes, t'en auras d'belle à raconter !*)

(*Il se sauve par la gauche.*)

SCENE XIII.

ADELNA, Cosaques, OURSCOFF, *sur la place*, Femmes d'Adelna, *sous le vestibule.*

(Adelna reparait sur la place, poursuivie par quelques Cosaques qui finissent par l'entourer ; mais au moment où l'un d'entre eux est prêt à la saisir, Ourscoff accourt de la gauche, et tire un coup de pistolet qui jette à terre le cosaque ; il saisit ensuite la main d'Adelna et l'amène sous le vestibule. Les autres Cosaques veulent les suivre.)

OURSCOFF, *furieux, en attitude menaçante.*

Par la mort ! le premier qui s'approche...

(Mouvement parmi les Cosaques, qui s'écartent tous à l'approche de Pougatcheff.)

Le faux Alexis.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, **POUGATCHEFF**, **LOWDBROG**, Officiers
et Cosaques de la Suite.

POUGATCHEFF, à *Ourscoff*.

Cosaque, qu'as-tu fait là ?

OURSCOFF.

Sire, je viens de brûler la cervelle à ce malheureux qui voulait enlever cette femme. J'ai pensé qu'il était dans l'intention du généreux Alexis qu'on respectât la fille du gouverneur de Smolensko.

POUGATCHEFF.

La fille de Zamoski !

ADELNA.

Ah ! qu'a-t-on fait de mon père ?

POUGATCHEFF.

Rassurez-vous, madame, Zamoski est mon prisonnier.

ADELNA.

N'est-il point blessé ?

POUGATCHEFF.

Non, madame. (à sa suite.) Où l'a-t-on conduit ?

LOWDBROG.

Ici près, Sire, dans une salle basse du palais.

ADELNA, voulant sortir.

Ah ! laissez-moi...

POUGATCHEFF, l'arrêtant.

Restez, madame. (à part.) Qu'elle est belle ! et qu'on avait raison de me la vanter ! (à *Ourscoff*.) Ton nom ?

OURSCOFF.

Ourscoff, Sire.

POUGATCHEFF.

Bien, Ourscoff. On m'a déjà parlé de toi comme d'un brave. *lui donnant une bourse.* Tiens. (*Ourscoff hésite et Pougatcheff ajoute avec dureté.*) Prends. (*Ourscoff prend la bourse.*) (à *Adelna.*) Madame, votre père a voulu que je ne dusse qu'au sort des armes la soumission de cette place ; son orgueil a rejeté mes offres ; il en est puni. Je puis maintenant disposer en maître de sa destinée et de la vôtre ; il a perdu par sa défaite tout droit aux avantages qu'il pouvait espérer d'une honorable capitulation ; eh bien ! si vous y consentez, Madame, il n'aura rien perdu.

ADELNA.

Que faut-il faire ?

POUGATCHEFF.

Aujourd'hui même devenir mon épouse.

ADELNA.

Moi l'épouse d'un barbare !

POUGATCHEFF.

Dites de votre légitime souverain, du fils de Pierre-le-Grand.

ADELNA.

Toi, mon légitime souverain ! toi le fils... Non, le sang de Pierre-le-Grand ne peut couler dans les veines d'un brigand tel que toi !

POUGATCHEFF, avec une fureur concentrée.

Madame, rendez grâce au sentiment impérieux que votre première vue vient d'exciter dans mon cœur ; sans l'amour qui retient mon bras, j'aurais déjà puni votre audace.

ADELNA.

L'amour ! dis plutôt l'intérêt ; tu voudrais appuyer ton imposture et couvrir de l'éclat d'une illustre alliance la bassesse de ton origine.

POUGATCHEFF.

C'en est trop, Adélna, tremble que ma fureur...

ADELNA.

Tu peux me donner la mort ; je te brave et te méprise.

POUGATCHEFF, à un officier.

Qu'on aille chercher Zamoski. (*L'officier sort avec quatre Cosaques.*) Nous verrons si madame soutiendra long-tems cette fierté qui m'outrage.

ADELNA, à part.

Que veut-il dire ?

POUGATCHEFF, à part.

Warusco ne revient pas ! éprouverait-il encore quelque résistance ! Ah ! le voici.

SCÈNE XV.

Les Précédens, WARUSCO.

POUGATCHEFF.

Eh bien, Warusco ?

WARUSCO.

Alexis, le colonel Risberg et quelques-uns des siens, défendaient encore un poste important ; avec un acharnement incroyable ; je l'ai enfin forcé de mettre bas les armes, et je l'ai fait conduire auprès de Zamoski. Maintenant tout est soumis dans Smolensko.

POUGATCHEFF, à ses officiers.

Eh bien, que toute hostilité cesse et qu'on aille rétablir l'ordre parmi les vainqueurs.

WARUSCO.

Les principaux habitans se rassemblent, et tu vas les voir venir te prêter serment de fidélité.

POUGATCHEFF.

Fort bien. Ah ! voici Zamoski.

OURSCOFF, à part.

Ah ! ah ! c'est Tordac qui l'amène, bon !

POUGATCHEFF, à Adélna.

Songes, Madame, que d'un mot vous pouvez briser ses fers et vous porter tous deux au comble des honneurs. (*bruit confus au dehors.*) Quel est ce bruit ?

WARUSCO.

Ce sont les habitans que je viens de t'annoncer.

POUGATCHEFF.

Qu'ils s'approchent.

SCENE XVI

Les Précédens, ZAMOSKI, Soldats qui l'amènent, Habitans de Smolensko.

(*En même tems qu'on voit arriver les habitans sur la place, dans le fond, des cosaques amènent Zamoski d'un autre côté. Adélna veut se précipiter dans les bras de son père; les armes croisées des Cosaques l'en empêchent. Pougatcheff va au-devant des habitans qui s'inclinent devant lui. Pendant ces mouvemens, Ourscoff s'approche du sous-officier qui a amené Zamoski.*)

OURSCOFF, à voix basse.

Tordac ?

(*Ourscoff le tire à l'écart et lui parle bas, en lui montrant la bourse qu'il a reçue d'Alexis.*)

POUGATCHEFF, aux habitans.

Habitans de Smolensko, je suis satisfait de votre soumission. Le fils de Pierre-le-Grand se souviendra de la promptitude de votre zèle à reconnaître la légitimité de ses droits. (*revenant sur le devant.*) Zamoski, tu vois l'empressement de tout ce peuple à me reconnaître pour son souverain. Imité-le et que ta fille soit le gage de la paix que je veux bien encore t'offrir.

ZAMOSKI.

Ma Fille a dû déjà te répondre ; je n'ai rien à te dire.

POUGATCHEFF.

Tu as tout pouvoir sur ses résolutions ; que lui ordonnes-tu ?

ZAMOSKI.

De mourir plutôt que de se déshonorer.

POUGATCHEFF.

Vieillard imprudent ! la faveur de Catherine t'est donc bien précieuse ? je sais cependant combien tu as éprouvé son injustice, et tu conserves pour elle une fidélité..

ZAMOSKI.

Inviolable. Un souverain peut se tromper et devenir injuste ; mais un sujet qui se venge est un séditieux qu'il faut punir.

POUGATCHEFF.

Eh bien, puisqu'il s'obstine à méconnaître son légitime souverain, le séditieux Zamoski a mérité la mort et va la recevoir.

ADELNA.

Mon père ! Ah ! toute ma fierté cède à l'aspect du coup qui le menace ! (*tombant aux genoux de Pougatcheff.*) C'est à tes genoux

que je t'implore ; prends tous nos biens , laisse-moi fuir avec mon père , et si ce n'est point assez , assigne nous toi-même le lieu , l'affreux désert où tu voudras cacher notre existence ; je serai trop heureuse encore d'y vivre auprès de mon père !

ZAMOSKI, *avec sévérité.*

Ma fille !

ADELNA, *encore aux genoux de Pougatcheff.*

Ton âme sera-t-elle inflexible ? me rendras-tu mon père ?

POUGATCHEFF.

Adelna , tu n'as qu'un moyen de le sauver ; sois mon épouse.

ADELNA, *se relevant avec fierté.*

Jamais.

POUGATCHEFF, *avec colère.*

Zamoski , ordonne à ta fille d'accepter ma main.

ZAMOSKI.

Elle m'a prévenu , j'allais lui ordonner de reprendre l'attitude qui convient à sa dignité.

POUGATCHEFF.

Eh bien , ta Fille périra.

ZAMOSKI.

Fais-nous donc immoler ensemble.

POUGATCHEFF.

Ensemble ! non. Je veux doubler ton supplice ; avant de subir le tien , tu verras celui de ta Fille.

OURSCOFF, *à part, avec agitation.*

C'est un diable incarné !

POUGATCHEFF.

Encore une fois , Adelna , réponds : seras-tu mon épouse ?

ADELNA, *avec indignation.*

Moi , ton épouse ! Vil brigand , l'horreur que tu m'inspires est si forte , que j'aimerais mieux épouser le dernier de tes soldats !

POUGATCHEFF.

Qu'entends-je ? tu aimerais mieux , dis-tu.... (*il la regarde un instant avec des yeux farouches , puis se tournant rapidement vers Warusco*) Warusco ?

WARUSCO.

Que veux-tu , Alexis !

POUGATCHEFF, *aux gardes qui retiennent Zamoski.*

Reconduisez Zamoski. (*à ceux qui retiennent Adelna.*) Et vous , éloignez Madame.

(*Les gardes se disposent à obéir , mais Adelna s'échappe et se précipite dans les bras de son père.*)

ADELNA.

Mon père !

ZAMOSKI.

Du courage , Adelna , et n'oublies pas un instant que tu es la fille de Zamoski.

(*Pougatcheff ordonne d'un geste furieux qu'on les sépare. On entraîne Zamoski et on emmène Alexis dans le palais où ses femmes la suivent.*)

SCENE XVII.

POUGATCHEFF, WARUSCO, OURSCOFF, Cosaques
et Habitans de Smolensko.

OURSCOFF, à part.

Quel est le projet d'Alexis ? il en conçoit par fois de si bizarres.... (Il écoute avec attention.)

POUGATCHEFF, à Warusco.

Mon cher Warusco, un mot d'Adelna vient de m'éclairer sur le moyen de satisfaire ma vengeance. Ce ne serait point la punir assez que d'ordonner sa mort. La mort n'est que le supplice d'un moment ; elle saurait le subir en bravant encore : eh bien ! puisque c'est son orgueil qui m'outrage, c'est son orgueil qu'il me faut punir. Je veux l'accabler d'humiliation ; ce sera pour son cœur altier un supplice plus cruel que la mort.

WARUSCO.

Mais par quel moyen....

POUGATCHEFF.

N'a-t-elle pas dit qu'elle aimerait mieux épouser le dernier de mes soldats ?

OURSCOFF, à part.

Ah ! ah !

WARUSCO.

Je te comprends. Cette vengeance est digne de toi.

POUGATCHEFF.

Voyons, trouve-moi vite, parmi les plus grossiers personnages de mon armée....

OURSCOFF, à part.

Parbleu ! risquons. (se présentant à Pougatcheff.) Sire, me voilà prêt.

POUGATCHEFF.

Que veux-tu ?

OURSCOFF.

Je vous ai entendu, Sire ; si je ne connais bien, et si mon miroir ne me trompe pas, je suis l'homme qu'il vous faut....

POUGATCHEFF.

Toi ?

OURSCOFF.

Oui, Sire. Ne cherchez pas plus loin ; donnez-moi cette fière beauté pour épouse, et corbleu ! je vous l'humilierai de la bonne manière.

POUGATCHEFF.

En effet, plus je te considère... (à Warusco.) Par ma foi, Warusco, je crois que je ne puis mieux choisir. La superbe Adelna, élevée au sein des grandeurs et de l'opulence, accoutumée aux égards aux respects, devenir l'épouse d'un homme

de cette espèce... (à Ourscoff.) Eh bien ! Ourscoff , tu épouseras la Duchesse ; mais tu me promets de la traiter...

OURSCOFF.

En Cosaque ; compte sur moi , Sire.

POUGATCHEFF.

Fort bien. (Il parle à l'oreille de Warusco , puis ajoute à voix basse) Que des hommes placés de distance en distance se communiquent le signal.

(Warusko fait ranger la troupe et les habitans de côté, le milieu de la scène reste à découvert. Quelques gardes sortent, et deux d'entre eux restent en vedette sur la place, le premier a l'œil toujours fixé sur Pougatcheff, et le second sur son camarade.)

OURSCOFF, à part

Bon ! bon ! cela va bien.

POUGATCHEFF, à un Officier.

Faites revenir la Duchesse. (à Warusco , tandis que l'officier sort.) Et toi , va prévenir les Cosaques qui gardent Zamoski.

(Warusco sort.)

SCENE XVIII.

Les précédens , excepté WARUSCO.

POUGATCHEFF, à Adélna qu'on ramène.

Madame , vous ne mourrez point , je ne prétends plus même vous forcer à me donner la main. Je veux vous procurer une plus haute destinée et un époux plus digne de votre rang : le voici. (Il montre Ourscoff.)

ADELNA.

Qu'entends-je !

OURSCOFF.

Oui , belle princesse , c'est moi qui...

ADELNA.

Pougatcheff ! que veux-tu dire ?

POUGATCHEFF.

Ourscoff , je te donne Adélna et ton congé ; tu vas retourner à ta charrue , et ton épouse te suivra.

ADELNA.

Barbare ! ne m'avais-tu pas promis la mort ? et tu veux maintenant me refuser cette faveur ! ...

POUGATCHEFF.

Madame , je vous accorde ce que vous m'avez demandé.

OURSCOFF.

Princesse , le sort que je puis te faire n'est pas à dédaigner ; il est vrai que sous mon toit rustique , on ne se nourrit que d'un pain noir et dur ; mais si tu te conduis bien , si tu fais mes volontés , tu ne seras point à plaindre...

ADELNA.

Où comble de l'horreur !

SCENE XIX.

Les Précédens, WARUSCO.

WARUSCO, *rentrant.*

Alexis, tes ordres sont donnés.

POUGATCHEFF.

Eh bien, Ourscoff, et vous, belle Adelna, avant d'aller consacrer vos nœuds par les cérémonies accoutumées, jurez ici, devant les habitans de Smolensko de vous prendre pour époux, et de vivre à jamais l'un pour l'autre.

OURSCOFF, *s'approchant d'Adelna pour lui prendre la main.*
Allons, Madame.

ADELNA.

Homme affreux ! ne m'approche pas.

POUGATCHEFF.

Ta résistance est vaine. Obéis ou ton père va périr.

ADELNA.

Mon père ne voudrait point d'une existence qui seroit le prix de mon déshonneur.

POUGATCHEFF.

Plus de délai. Epouses-tu cet homme ?

ADELNA, *avec indignation.*

Non,

(Pougatcheff fait un signal; les Deux cosaques qu'on voit sur la place se le communiquent, et un instant après on entend un coup de canon.)

ADELNA, *avec un vif effroi.*

Qu'entends-je ?

POUGATCHEFF.

Le premier coup de canon précurseur de la mort de ton père. Si le troisième frappe ton oreille, il aura cessé de vivre.

ADELNA.

Grand Dieu !

POUGATCHEFF.

M'obéiras-tu maintenant ?

ADELNA.

Ah ! par pitié...

(Elle s'agite violemment sans pouvoir s'exprimer, et se couvre le visage de ses mains.)

POUGATCHEFF.

Tu te tais ?

(Nouveau signal, suivi d'un second coup de canon.)

ADELNA.

Ah !

(Elle se découvre et fixe avec terreur les yeux sur Pougatcheff.)

POUGATCHEFF.

Prends garde ! le coup qui va suivre est, pour ton père, le coup de la mort.

(Après un instant de silence, il va pour faire un troisième signal; mais Adélna pousse un grand cri et se précipite sur le bras prêt à se lever.)

ADELNA.

Arrêtez!... (Les femmes d'Adélna et les habitans se précipitent en même tems aux pieds de Pougatcheff, et Adélna continue.)

Au moins, sauveras-tu mon père?

POUGATCHEFF.

Je te réponds de ses jours. Mais il ne sera libre que quand je serai certain de ta résignation. Jusques-là, il restera mon prisonnier. Sa tête doit me répondre que tu ne tenteras pas d'échapper à ton époux, soit par la fuite, soit par le sacrifice de ta vie. — Eh bien?

ADELNA.

J'obéis.

OURSCOFF, à part.

Je respire!

POUGATCHEFF.

Allons, fortunés époux, prononcez vos sermens. Commencez, Ourscoff.

OURSCOFF, solennellement.

Moi, Roch Ourscoff, je jure de prendre Adélna pour épouse, et de la rendre heureuse. (à Adélna qui fait un mouvement d'horreur.) Oui, ventrebleu! Madame, heureuse.

POUGATCHEFF.

A votre tour, Madame.

ADELNA, tremblante.

Je jure... de prendre cet homme... (à Pougatcheff.) Ah! ne me force point à prononcer... j'obéirai, barbare! que te faut-il de plus? mais je déclare que je ne consens à cette union que pour sauver mon père!

POUGATCHEFF.

Il suffit. Maintenant qu'on les conduise à l'autel.

ADELNA.

O mon dieu!

(Elle s'appuie sur l'une de ses femmes, et Pougatcheff regarde Warusco avec un air de satisfaction scélérate.)

POUGATCHEFF, à Adélna.

Adélna, vous avez refusé ma main et la couronne, allez donc régner sous le chaume, j'aurai soin qu'un brillant et nombreux cortège vous accompagne jusqu'au sein de vos états.

(Un cortège brillant se forme et vient prendre Adélna et Ourscoff. Adélna se soutient à peine; Ourscoff l'encourage brusquement et fait soupçonner par sa pantomime son intention généreuse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Le faux Alexis.

4

ACTE DEUXIÈME.

(Le théâtre représente sur le devant la cour de la maison d'Ourscoff. A droite est l'entrée de la maison ; à gauche est une haie basse, avec une mauvaise porte en bois, qui est celle du jardin. La cour n'a point de clôture dans le fond, et n'est terminée que par une colline où se trouve un chemin qui conduit d'un côté au village et de l'autre dans la campagne.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉDRONA, *sortant de la maison* ; LISKA, *arrivant derrière la haie.*

PÉDRONA, *parlant toujours avec volubilité.*

Eh ben, Li-ka, qu'eu' nouvelles ? sait-on enfin dans l'village d'où vient c'tintanare affreux d'coups d'canon qu'javons entendu drès la pointe du jour ?

LISKA.

Oui, ma tante. On dit com'ça que Smolensko est pris par Alexis et ses Cosaques.

PÉDRONA.

Bah ! et nout' brave gouverneur Zamoski les a laissés faire ?

LISKA.

Pardi ! ça ben été malgré lui. Mais vous n'savez pas, mère Pédrona ? l'voisin Kiski qu'est allé hier à la ville ! eh ben, i n'est pas r'venu encore. Le pauvre Kiski ! j'crais ben qu'i n's'ra pas resté là pour son plaisir : i m'semble voit d'ici la drôle de mine qu'il aura faite au milieu de c'te bagarre !

PÉDRONA.

Pourvu qu'ces maudits cosaques n'viennent pas jusqu'ici mettre tout au pillage.

LISKA.

Eh ! mon Dieu ! vous m'faites peur, ma tante !

PÉDRONA.

Pour comble d'malheur, nous v'lâsans aide ni assistance d'puis qu'mon vaurien d'Ourscoff est r'parti, et qui sait à c't'heure si j'te verrons jamais !

LISKA.

Oh ! quant à ça, ma tante, soyez tranquille, mon cousin m'a ben promis en partant, qu'aussitôt qu'il aurait une charge d'capitaine il viendrait tout suite pour conclure nout' mariage.

PÉDRONA.

Une charge de capitaine ! oui, oui, fie-toi à c'te belle promesse. Quand il est r'venu d'la guerre, tout éclopé, y a deux ans d'ça, n'm'avait i pas promis itou qu'i n'y r'tournerait plus ? qu'i n'm'abandonnerait jamais, et f'rait la consolation d'mes vieux

jours ? Je comptais ben la dessus, surtout quand j'l'ai vu s'amouracher d'toi et me d'mander la permission d't'épouser. J'ai topé à ça tout d'suite, moi ; parce que t'es une brave fille, une fille ben drue, ben gentille, qu'j'avons vu naître, et qu'j'affectionnons. Oui, que j'l' dis : ça t'convient, mon garçon, ça n'a ni malice ni glorieuseté, c'est sage, c'est alerte, ça travaille, ça fra une bonne ménagère, j'm'y connais, c'est ton lot. Ainsi v'là qu'est décidé, viennent les semaines et j'frons ta noce, mon enfant !

LISKA.

Vous li avez dit tout ça, ma tante ?

PEDRONA.

Sans doute que j'li ai dit. Mais paroles perdues, v'là qu'un beau matin, mon garnement r'prend l'mousquet et court s'enrôler encore je n'sai où. Malheureux enfant ! je n'li pardonnerous, jamais ça !

LISKA.

Ça m'a ben chagrinée toujours !

PEDRONA.

Oui ! mais c'qui y a d'bon à toi, c'est que l'chagrin n'te maigrît pas, et qu't'es toujours prête à rire chaque fois qu't'en trouves l'occasion.

LISKA.

Ecoutez donc, ma tante, ça n'ôte rien à l'amiquié qu'j'ai pour vout'fils, ça : j'pense à lui tous les jours, voyez-vous, j'en rêve tout'les nuits ; mais dame ! j'ris queuqu'fois, parce qu'on n'peut pas toujours pleurer ; ça n'empêche pas qu'j'ai du chagrin, tout plein d'chagrin, mais comme avec ça j'ai toujours bon appétit, ça fait qu'je n'peux pas maigrir comme vous, mère Pédrona.

PEDRONA.

C'est bien, c'est bien, ma fille.

LISKA.

Quoiqu'ça, si j'apprenions qu'il est arrivé malheur à mon cousin Ourscoff, vous m'verriez ben malade, allez !

PEDRONA.

Va, va, avec ton bon appétit, ça n's'rait pas dangereux. Mais j'pense à une chose, moi. Ourscoff n'est p'tête pas si loit d'ici.

LISKA.

Comment donc ça, ma tante ?

PEDRONA.

Tu sais ben que d'puis queuqu'tems, j'l'entendions toujours parler de c'l'Alexis, qu'on dit l'fils d'nout'dernier Empereur ? eh bien, il est p'tête dans son armée, et avec ces cosaques qui sont entrés aujourd'hui dans Smolénko.

LISKA.

Bah ! (*riant naïvement*) Eh ! eh ! eh ! ça m'f'rait ben plaisir !

PEDRONA.

Voyez la sotte ! ça li f'rait plaisir d'savoir son amoureux avec ces damnés cosaques, au service de c'diable incarné d'Alexis,

comme i'disent tous, qui n'a ni humanité, ni foi ni loi, qui n'est p'tête pas plus l'fils d'Pierre-le-Grand, qu'je n'suis, moi, la fille du Grand Mogol! et pis, queuqu'ça le regardait ça? qu'Alexis sbit ou n'soit pas l'fils d'son pere, Ourscoff avait i b'soin d's'en mêler! c'étoit y là son affaire? jarni! ça m'met dans une colère!..

LISKA.

Eh ben, oui, oui, c'est juste, ma tante. Pardi! j'suis en colère itou, moi. Mais maugré ça, si vout'fils est si près d'nous qu'vous l'dites, i viendra p'tête nous voir, et v'la c'que j'disais qu'i m'frait ben plaisir.

PEDRONA.

Qu'i n's'avise pas d'mettre ici les pieds. Tiens, Liska, j'sis femme à li arracher les yeux, vois-tu!

LISKA.

Oh! que non, ma tante. Tenez, j'sis sûre qu'vous seriez la première à lui sauter au cou.

PEDRONA.

Moi?... ça s'peut ben au reste. Mais i'n'en s'rait pas quitte pour ça, non; tu verrais comme i's'rait r'çu. Misérable que j'li dirais, as-tu bien eu l'cœur d'laisser ta pauvre mère...*(retenant des larmes.)* Tu verrais, tu verrais, j'te dis.

LISKA.

Oui, mais n'faudrait p'têt' pas pleurer comme ça, ma tante.

PEDRONA.

J'en s'rais ben fâchée, mordienne! mais comme il n'est pas là, je n'risque rien et ça m'soulage.

SCENE II.

Les Précédens, KISKI.

KISKI, *criant dans la coulisse.*

Oui, oui, mes amis, j'vous conterai tout ça.

LISKA, *courant voir dans le fond.*

Ah! ma tante, ma tante, v'la Kiski qui arrive d'la ville! i' vient ici tout dret.

KISKI, *dans la coulisse.*

Quand j'vous dis que j'vous conterai tout ça: allez-vous-en m'attendre au cabaret. faut que j'parle à la mère Pédrona.

PÉDRONA, *à part.*

Eh! mon dien! qu'est-ce qu'il a à me dire?

KISKI, *arrivant tout essoufflé.*

Ah!

PÉDRONA.

Eh ben? qu'est-ce qu'y a, mon garçon? dis-nous donc vite.

KISKI.

Ah! mère Pédrona... ah! mamselle Liska!

PÉDRONA.

Après?

KISKI.

R'gardez-moi ben.

LISKA.

Eh ben ?

KISKI.

Eh ben... m'v'là.

PÉDRONA.

Pardi ! je l'voyons ben qu'te v'là. La belle merveille !

KISKI.

Certainement qu'c'est une merveille de c'que m'v'là ici, après c'qui m'est arrivé. J'ai d'fières nouvelles à vous raconter, allez !

PÉDRONA.

Voyons les'donc.

KISKI.

Un moment. Laissez-moi reprendre haleine... j'avons couru si fort....

PÉDRONA.

N'fallait pas courir.

KISKI.

Mais c'était pour qu'vous sachiez plus vite..

PÉDRONA.

Quoi ?

KISKI.

Eh ! pardi, c'que j'vas vous dire, quand j'aurai... ouff !

PÉDRONA.

Queu' patience i'fant avoir ! eh ben ! parleras-tu ?

KISKI.

Oui... oui... Vous saurez d'abord et d'un qu'je r'viens d'la bataille, tel qu'vous m'voyez ! et d'un endroit encore où c'que les boulets et les bombes pleuviont à faire plaisir. Pim ! pan. et pis d'tems en tems à mes oreilles, pzein ! pzein ! c'étaient les balles qui f'saient ça. Eh ben ! mère Pédrona, croyez-moi si vous voulez, pas une ne m'a touché, et j'peux m'vanter...

PÉDRONA.

C'est bon ! c'est bon ! tu n'es pas mort, je l'voyons ben ; mais n'avais-tu qu'ça à nous dire ?

KISKI.

Ah ! ben, oui ! je n'sis pas au bout, voirement ! (criant.) Et vout' fieu donc, mère Pédrona ? j'l'avons vu, j'li avons parlé.

PÉDRONA et LISKA, ensemble et confusément.

PÉDRONA.

LISKA.

Juste ciel ! t'as vu Ourscoff ! Vous avez vu mon cousin ? tu lui as parlé ! qu'est-ce qu'i s'porte-t-i' ben ? viendra-t-i' dit ? qu'est-ce qu'i fait ? a-t-i' nous voir ? parlé d'nous ?

KISKI, *répondant indistinctement à toutes les questions.*
Oui, oui, oui, oui.

PÉDRONA. Tu l'as vu! tu li as parlé à
c' misérable! qu'il était là? à
Smolensko? Mais, parle-donc,
Kiski, parle donc.

LISKA. C'est donc vrai qu'il est avec
ces vilains Cosaques?

KISKI, *criant.*
Eh! mordiennè! j'attends mon tour! m'est avis au train
qu'vous faites que j'ais encore à Smolensko.

LISKA et PÉDRONA, *ensemble.*
Allons, allons, parle, parle, mon cher Kiski.

KISKI.
Eh ben! j'disions donc qu' j'avons vu vout' feu, mère Pédrona,
je n'le r'connaissons pas d'abord, avec son bonnet d'Cosaque,
sa barbe et ses moustaches qui sont... Dieu m'pardonne! çà li
fait une mine! allez, mam'selle Liska, il est genti' vout' cousin
Ourscoff; si c'est comm' çà qu'i' vous faut d's amoureux...

LISKA.
Oui, c'est comme çà que l'les aimons, là!

KISKI.
Patience, vous n'direz p't'ête pus çà tout à l'heure, quand...
PÉDRONA.

Après? après?

KISKI.
Eh ben! quand il a vu qu' je n'le r'connaissons pas, i' m'a
r'connu lui, et la première chose qu'i m'a d'mandé, c'est:
comment s'porte ma mère?

PÉDRONA, *vivement.*
C'est çà qu'i t'a d'mandé tout d'abord.

KISKI.
Eh oui, c'est par là qu'il a commencé. (*Pédrona s'essuie les
yeux.*) Queuqu'vous avez donc, mère Pédrona?

PÉDRONA, *brusquement.*
Rien, rien. Comment je m'porte! Eh! queuqu' çà li fait, à
c'mauvais sujet-là!

KISKI.
Justement, v'là c'que j'li ai dit. Eh ben, m'dit i', j'espère qu'on
me r'verra sous peu à Molno. Sur çà j'li ai bravement répondu
qu'i n'avait qu'faire de s'gèner et qu'vous aviez résolu de n'jamais
le r'voir.

PÉDRONA, *avec colère.*
Tu li as répondu çà? qui est-ce qui t'en avais prié? qui t'a
dit qu'je n'voulions pas le revoir? mais avez vous jamais vu un
imbécille comm' çà!

LISKA.
Allez, c'est indigne à vous d'li avoir dit çà!

KISKI.

Eh pardi ! mère Pédrona , j'vous l'ai entendu dire cent fois , à vous même.

PÉDRONA

Eh bien , oui , j'l'ai dit , je l'dirai encore cent fois ; ça m'est permis à moi , j'espère.

KISKI.

Allons , allons , n'vous échauffez pas ; quoiqu'j'en aye dit à Ourscoff , i'n'viendra pas moins vous voir aujourd'hui p'tête , et ça en bonne compagnie , j'vous en réponds.

PÉDRONA.

Comment , en bonne compagnie ?

KISKI.

Eh oui , en la compagnie d'sa femme. Entendez - vous , mam'selle Liska.

PÉDRONA.

D'sa femme ?

LISKA.

Ah ben ! c'est pour rire qu'vous dites ça ?

PÉDRONA.

D'sa femme ? j'voudrais bien voir. . . Et quelle est la malheureuse. . .

KISKI.

Oh ! n'y a rien à dire ici , mère Pédrona. C'est une femme. . . s'n'est pas une femme , voyez vous , comme. . .

PÉDRONA.

C'est une femme , c'n'est pas une femme ! Tiens , Liska , j'voyons qu'c'est queque dévargondée qu'il aura. . .

KISKI.

Chut ! n'parlez donc pas comme ça ! c'te femme qu'vout' fils vient d'épouser , c'est la duchesse de Smolensko , rien qu'ça.

LISKA.

Qu'est-ce qu'i dit donc , lui ?

PÉDRONA , *s'approchant de Kiski.*

Qu'est-ce que tu dis ?

KISKI.

J'dis qu'vout' fie , avec sa barbe noire et ses longues moustaches , vient d'épouser la fille du duc Zamoski , gouverneur de Smolensko , c'est i'clair , ça ?

LISKA , *riant.*

Ah ! qu'il est bête !

KISKI.

C'est , dit-on , l'empereur Alexis qu'à voulu c'mariage-là , pour s'venger d'la princesse qui n'voulait pas d'lui.

PÉDRONA.

Allons , ça n'se peut pas.

LISKA.

Ça n'se peut pas

KISKI.

Je n'vous dis qu'ça s'peut ; j'vous dit tant seulement qu'ça est , pisqu'j'ai vu la çarmonie du mariage.

PÉDRONA.

Tu mens : car si c'est , comme tu dis , pour faire d'la peine à c'te bonne princesse, Ourscoff n'est pas capable d'ça , je l'connais , i s'frait plutôt hâcher que d'faire une mauvaise action.

LISKA.

La preuve itou qu'ça n'se peut pas, c'est qu'Ourscoff m'a donné sa parole et qu'par ainsi i n'a pas pu en épouser une autre.

KISKI.

Ah ! ben , mam'selle Liska , v'là une belle preuve qu'vous nous baillez-là !

LISKA, *pleurant.*

Sans doute qu'c'est une preuve. N'est-ce pas une mauvaise action d'manquer d'parole ? Eh ben , j'dis comme ma tante , moi , mon cousin n'en est pas capable : répondez à ça obstiné !

PÉDRONA, *regardant vers la droite.*

Eh ! vieus donc voir , Kiski : queuqu' c'est qu'ces gens-là ?

KISKI.

Miséricorde ! c'est des Cosaques !

PÉDRONA.

Des Cosaques !

LISKA.

Ah ! mon dieu ! c'est ça des Cosaques ?

KISKI, *tremblant.*

Oui... oui... mam'selle , c'est ça... c'est ça... (à part.) Oh m'sauvèr. (Il va pour sortir.)

PÉDRONA, *l'arrêtant.*

Veux-tu ben rester ? tu nous laisserais ici toutes seules , toi ?

KISKI.

Eh ! non , non ; c'était pour... Les v'là ! oh ! j'n'ai pas peur ! j'en ai tant vu d'ces Cosaques !

SCENE III.

Les précédens , ZAMOSKI , RISBERG , *déguisés en Cosaques.*

PÉDRONA *se jétant à genoux , ainsi que Kiski et Liska.*

Ah ! grace , messieurs les Cosaques ! je n'sommes que d'pauvre gens ; c'n'est pas cheux nous qu'vous trouverez..

RISBERG, *les faisant relever.*

Rassurez-vous , bonnes gens , nous n'avons point l'intention de vous faire le moindre tort ; nous voulons seulement vous prier de nous rendre un léger service.

PÉDRONA.

Dites , mes braves Messieurs , si ça dépend d'nous... Mais , asseyez-vous , j'vas vous chercher à boire.

RISBERG, *la retenant.*

Ne vous dérangez pas, nous n'avons pas soif!

KISKI, *à part.*

Tiens! qu'c'est drôle! des Cosaques qui n'ont pas soif!

ZAMOSKI, *à Pédrona.*

Vous connaissez sans doute, dans ce village, une femme veuve, nommée Pédrona, qui a un fils soldat dans l'armée d'Alexis?

PÉDRONA.

La mère d'Ourscoff? Oui, oui, Messieurs, j'en connaissons çà.

KISKI.

Pardi! je l'crais ben, pis qu'c'est...

PÉDRONA.

Allons! paix, toi.

LISKA, *riant.*

Ah ben! ma tante...

PÉDRONA.

Paix aussi, mam'selle! laissez parler ces Messieurs. Voyons, Messieurs, qu'li voulez-vous à la mère Pédrona?

RISBERG.

Ecoutez. Nous savons que son fils est en route pour venir chez elle, avec un détachement de Cosaques, et...

PÉDRONA.

Un détachement d'Cosaques! est-i' fou? et qu'veut-i' qu'alle en fasse?

RISBERG.

Ne m'interrompez pas. Outre cela, il amène avec lui...

PÉDRONA.

Eh mais, mon dieu! où veut-i' donc que j'l'ogé tout c'mond là?

ZAMOSKI.

O ciel! que parlez-vous, ma bonne, de loger?... Serait-ce vous-même qui seriez?...

PÉDRONA.

Oui, oui, c'est moi, la mère Pédrona. Ah ben! un détachement d'Cosaques!

ZAMOSKI, *à Risberg.*

Nous nous sommes bien mal adressés, mon cher Risberg. (à Pédrona.) Pardon, bonne femme, ce n'est point vous qui pouvez nous rendre service en cette occasion.

PÉDRONA.

Et pourquoi pas, si vous plaît? Si c'est pour quequ'chose de juste. Dites-moi donc, est-ce que mon vaurien... Mais, çà n'est pas possible!

LISKA, *à Zamoski.*

N'est-ce pas, Monsieur, qu'mon cousin Ourscoff n'a pas épousé une princesse?

Le faux Alexis,

ZAMOSKI, *à part.*

Grand dieu ! me faudra-t-il entendre partout ?... (*à Risberg.*)
Sortons, mon ami.

PÉDRONA, *vivement.*

Mais un moment donc. Dites-moi au moins c'que mon fils vient faire ici, avec son régiment d'Cosaques ?

RISBERG.

Ma bonne, votre fils est un scélérat.

PÉDRONA.

Un scélérat ! quenqu'ça veut dire ça ? qu'est-ce qu'il a fait pour être un scélérat ?

ZAMOSKI.

La question de cette fille annonce a'ssez que vous êtes instruite de son crime.

PÉDRONA.

Quoi ! c'est donc vrai c'qu'on vous a dit ? il aurait épousé... Et c'te princesse a consenti à ça ?

RISBERG.

La vie de son père en dépendait.

PÉDRONA.

Ah ! mon dieu ! c'est donc aussi l'couteau sur la gorge qu'on aura forcé c'garçon ?..

ZAMOSKI.

Forcé ! le misérable ! c'est bien lui-même qui s'est proposé !

PÉDRONA, *avec la plus grande agitation.*

Lui ! Ourscoff ! i' s'est proposé ? c'n'est plus mon fils ! c'n'est plus mon fils !.. i' s'est proposé !.. Et vous dites qu'i' va v'nir ici ? Jarniguernie ! qu'i' n's'avise pas d'ça : j'f'rai un malheur, voyez-vous, qu'i' n'viene pas, qu'i' n'paraisse pas d'avant moi ! c'est un monstre ! i' s'est proposé ! il a eu l'indignité...

ZAMOSKI.

Bonne femme, écoutez-moi.

PÉDRONA.

Oh ! ça n'se passera pas comme ça ! i'r'parera sa faute, ou j'f'rai un malheur, c'est certain, et Dieu me l'pardonnera !

ZAMOSKI.

Calmez-vous, bonne mère. (*à Risberg*) Nous pouvons nous confier à cette femme. (*à Pédrona*) Ne pourrions-nous vous parler un instant sans témoins ?

PÉDRONA, *hésitant.*

Sans témoins ? si fait... si fait... j'vas renvoyer... (*brusquement à Kiski et à Liska*) Allons, détalez vous autres.

LISKA, *les larmes aux yeux.*

Ah ! ma tante qui aurait cru ça d'mon cousin Ourscoff ?

KISKI.

Eh ben ? quand j'vous l'disais, main'selle-Liska ?

LISKA.

Laissez-moi donc tranquille, vous !

PEDRONA.

Partez, partez. (*plus bas*) Mais n'allez pas trop loin, entendez-vous, on n'sait pas quequ'fois...

(Elle les conduit jusqu'au fond du théâtre, où elle continue de leur parler quelque tems.)

SCENE IV.

ZAMOSKI, RISBERG, PEDRONA, *dans le fond.*

RISBERG.

En effet, seigneur, cette femme pourra plus facilement que tout autre, remettre à votre fille le billet par lequel vous l'instruisez de notre évasion. Mais vous espérez donc...

ZAMOSKI.

Beaucoup. La certitude que je suis libre inspirera sans doute à ma fille cette noble résolution qu'on ne peut attendre d'elle, tant qu'elle croira que le féroce Pougatcheff peut encore disposer de la vie de son père. Dès qu'elle ne tremblera plus pour mes jours, elle trouvera sans peine les moyens d'échapper à son affreuse destinée, la fuite, la mort même... Mais le tems pressé; l'infâme Ourscoff, sa victime et les Cosaques ne peuvent plus tarder. (*se retournant*) Bonne femme?

PEDRONA, *accourant.*

Oui, Messieurs. Parlez j'vous écoute.

ZAMOSKI.

Votre fils va venir avec l'infortunée que la violence a mise en son pouvoir.

PEDRONA.

Il va venir avec elle! c'est donc bien vrai que l'malheureux... mais c'est que j'n'en r'viens pas... moi! c'est que...

ZAMOSKI.

De grâce, laissez-moi finir.

PEDRONA.

Oui, oui, parlez, parlez: je n'dis plus mot; c'est qu'j'étouffe de colère, voyez-vous! Quoi? c'te chère princesse... mais quequ'on son pauvre père aura dit de c'prince si bon, si humain, qu'j'aimons tant, que...

ZAMOSKI, *vivement.*

Ma bonne, son père vous prie instamment de l'écouter.

PEDRONA, *avec saisissement.*

Ah!... comment dites vous ça donc? son père...

ZAMOSKI.

Est devant vous.

PEDRONA.

Mon Dieu! c'est... c'est vous, Monseigneur! pardon... ces habits d'cosaques...

ZAMOSKI.

Un de ceux qui nous gardoient nous les a procurés, pour fa-

voriser notre fuite. Il vient de nous quitter à l'entrée de ce village, je ne puis concevoir encore le motif de son action. J'ai voulu vainement lui faire accepter cette bague : il m'a montré une bourse, en me disant : je suis payé. Mais laissons cela, Voici un billet qu'il est important de remettre à ma fille, à l'inçu d'Ourscoff et des Cosaques qui l'accompagnent, Voulez-vous vous en charger ?

PÉDRONA.

Avec grand plaisir. Monseigneur, donnez. *(elle prend le billet.)*

ZAMOSKI, lui présentant sa bague.

En ce cas, j'espère que cette bague ne me sera pas refusée une seconde fois,

PÉDRONA.

Gardez vout' bague ; j' sis payée itou, monseigneur,

ZAMOSKI.

Prenez, prenez, je vous en prie,

PÉDRONA.

Eh ! non, non, mordienne ! vous n'avez pas encore passé tous les mauvais pas, gardez vout' bague, vous en aurez p'têt' besoin pour forcer queuqu' fripon à vous rendre un plus grand service.

ZAMOSKI, à Risberg.

Et c'est là la mère d'un pareil homme !

PÉDRONA.

Ah ! ça, dans c'te lettre, dites-vous à vout' fille où vous allez ?

ZAMOSKI.

Non. Notre route est incertaine, et mille dangers nous environnent dans ce pays infesté par les ennemis de la Czarine. Nous ne nous croirons sauvés que quand nous aurons pu rejoindre les premiers postes de l'armée Impériale. *(On entend une marche.)*

PÉDRONA.

Queuqu' c'est qu' ça ? *(Elle court voir dans le fond.)*

ZAMOSKI.

Juste ciel ! c'est sans doute. . . Hâtons-nous de nous éloigner, *(Ils vont pour sortir par le fond.)*

PÉDRONA, accourant.

Arrêtez ! vous n' pouvez pas sortir par ici. V' là les Cosaques, j'vous verraient. T'nez, t'nez, c'té p'tite porte. . . traversez vout' jardin, soutez l' fossé qu'est au bout, suivez la haie à gauche et gagnez le bois.

ZAMOSKI.

Bonne et honnête Pédrona, croyez. . .

PÉDRONA, les poussant.

C'est bon, c'est bon, vite et tôt, délogez.

(Zamoski et Risberg sortent par la petite porte du jardin qu'on voit à gauche.)

SCENE V.

PÉDRONA, KISKI.

KISKI, *accourant avec joie.*

Les v'là , les v'là , mère Pédrona ! vous allez la voir c'te princesse qu'est la femme de vont' fils. Jarnigoi ! queu' noce ça va faire ! j'sis d'une joie !. (*Pédrona lui détache un soufflet.*) T'iens !

PÉDRONA.

C'est pour t'apprendre à êt' joyeux quand j'enrage, entends-tu ?

KISKI.

Entends-tu , entends-tu ! pardi , je t'sentons encore mieux ! voyez donc queul avisement !

(*On entend la marche. Pédrona va voir dans le fond et revient en exprimant son désespoir. On voit paraître le cortège de la Duchesse, qui descend la colline du fond.*)

C'est égal , mère Pédrona ! j'vais avertir tout l'village et l'amener ici. Ah ! queu' nôce ! queu' nôce ça va faire ! (*Il sort.*)

SCENE VI.

PÉDRONA, OURSCOFF, ADELNA, LOWDBROG,

Cosaques.

(*Entrée des Cosaques. Il y en quatre qui portent un brancard de feuillage, sur lequel est placée Adalna, qui paroît plongée dans un profond accablement. Ourseoff marche triomphant à côté du brancard. Le cortège achève de descendre la colline, et s'arrête au milieu du théâtre.*)

OURSCOFF, *allant pour embrasser sa mère.*

Bonjour , mǎ mère.

PÉDRONA, *à demi-voix avec indignation.*

Malheureux , oses-tu bien me r'garder en face ?

OURSCOFF, *à part.*

Allons , elle sait. . . Mais prenons patience. . .

(*Il retourne à Adalna, l'aide à descendre du brancard et la fait asseoir auprès d'une petite table. Adalna revient à elle, tourne autour d'elle une vue égarée, et laisse retomber sa tête dans ses mains.*)

(*Haut.*) Allons , camarades , j'espère que vous boirez volontiers un coup.

LOWDBROG.

Un coup ? non.

OURSCOFF.

Eh bien , dix , si vous voulez.

LOWDBROG.

A la bonne heure.

OURSCOFF, *s'approchant de sa mère.*

Ma mère. . .

PÉDRONA.

N'm'approche pas , jarni ! n'm'approche pas !

OURSCOFF, à demi-voix.

Vous êtes dans l'erreur, ma mère, attendez.

PÉDRONA.

Qu'est-ce tu veux dire ? est-ce que je ne vois pas bien...

OURSCOFF, haut, voyant qu'on les observe.

Vous êtes dans l'erreur, vous dis-je. Rassurez-vous, on ne veut pas vider voire cave; j'ai donné mes ordres au cabaret, en passant. On va nous envoyer tout ce qu'il faut; c'est moi qui régale.

PÉDRONA.

Eh! c'est ben ça...

OURSCOFF, l'interrompant vivement.

Attendez et vous serez contente. (à Lowdbrog.) Ma mère est comme cela; la vue de tant de monde... C'est tout simple.

(Deux garçons de cabaret apportent des brocs. Les Cosaques se disposent à boire.)

Ah! voilà justement... (il va chercher des verres dans la maison.)

LOWDBROG, aux Cosaques.

Un moment. Le premier coup à la santé de la mariée, n'est-ce pas, Ourscuff?

OURSCOFF.

Certainement. Allons. (Il prend un gobelet.)

TOUS LES COSAQUES.

A la santé de la mariée! (Ils boivent)

PÉDRONA, à part.

Allons, plus d'doute! l'malheureux a perdu tout sentiment d'honneur et d'probité! (Las à son fils.) Misérable! tu es indigne d'voir le jour!

OURSCOFF.

Vous avez raison, ma mère, ma femme est belle comme le jour.

LOWDBROG, à Ourscuff.

Tu es bien le plus heureux coquin!... Et c'est à toi qu'Alexis a pu céder une si charmante princesse! Ah! que ne m'a-t-il choisi, moi!...

OURSCOFF, vivement les premiers mots.

Toi, Lowdbrod! eh! bon dieu! que serait-elle... (Plus doucement.) Je t'en prie, mon ami, tais-toi; ton idée seule me fait mal.

LOWDBROG.

Bon! te voilà déjà jaloux?

OURSCOFF, riant forcément.

Eh bien, oui... oui, c'est cela.

LOWDBROG.

Mais parle-lui donc à ta femme, que nous voyons un peu son visage. (Il s'approche d'Adelna. Elle lève la tête et le regarde avec fierté.) Peste! quelle fierté!

OURSCOFF.

Elle ne lui messied pas.

ADELNA, *douloureusement.*

Ciel ! où suis-je !

OURSCOFF, *durement.*

Chez toi, ma belle. Le palais que je te donne n'est pas aussi beau que le tien ; mais, crois-moi, cède à ton sort et tu t'en trouveras bien.

PÉDRONA, *à part.*

Mais, mon dieu ! c'n'est plus là mon fils !

ADELNA.

Ah ! pourquoi ne m'a-t-on pas donné la mort !

OURSCOFF.

La mort ! quelle folie ! il n'y aurait point eu de remède à cela. Alexis a fort bien fait ; en te donnant Ourscoff pour époux, c'est ton bonheur qu'il a préparé.

ADELNA.

Homme atroce !

OURSCOFF.

Silence ! pour me qualifier comme je le mérite, attends que tu me connaisses mieux.

ADELNA.

Barbare, tu t'es fait assez connaître !

OURSCOFF, *à voix forte.*

Non, madame. (*à Lowdborg.*) Je lui parle doucement, vois-tu ; parce que... il ne faut pas faire voir d'abord tout ce dont on est capable.

LOWDBROG.

Sur mon âme ! Alexis ne pouvait pas mieux choisir.

ADELNA, *se levant.*

O mon dieu ! soutiens mon courage ; c'est pour sauver les jours de mon père, que je souffre ce comble d'outrage et d'humiliation. Pardonne, ô mon père ! l'affreux signal de ton supplice retentit encore à mon oreille : le bronze effrayant avait déjà tonné deux fois, le bras de l'impitoyable Alexis, je crois le voir encore, n'avait plus qu'un mouvement à faire, la foudre s'allumait et tombait sur ta tête !

PÉDRONA, *à part.*

Pauvre princesse !

ADELNA, *à Ourscoff et aux Cosaques.*

Mais, répondez-moi, cruels ministres des vengeances de ce monstre, m'assurez-vous au moins qu'on n'attentera pas à la vie de mon père, et que mon horrible sacrifice ne sera point perdu pour lui ?

OURSCOFF.

Tranquillisez-vous, madame, j'ai de fort que vous le reverrez bientôt.

ADELNA, *vivement.*

Libre ?

OURSCOFF.

Sans doute. (*à part.*) J'y ai pourvu. (*Haut.*) Le camarade Lowdbrog sait bien qu'Alexis nous en a donné sa parole.

LOWDBROG, *souriant.*

Oui, oui, il l'a donnée.

ADELNA, *à part.*

La parole d'Alexis ! quelle triste assurance.

PEDRONA, *à part.*

Si j'pouvions li glisser c'te lettre !

OURSCOFF, *s'approchant de la table.*

Allons, redoublons, camarades.

LOWDBROG.

Volontiers.

(Pedrona inquiète cherche à s'approcher d'Adelna.)

PEDRONA, *à part.*

Jarni ! c'n'est pas encore l'moment d'donner l'billet. Mais en attendant, j'pourrions ben. . . Eh ! oui, risquons ça. L'n'vront pas mes paroles, p'l'êt ! (*Elle s'approche d'Adelna.*) Ma chere dame, j'voudrions ben vous consoler.

ADELNA.

Me consoler ! ah ! oela n'est pas en votre pouvoir.

PEDRONA, *regardant autour d'elle.*

Si fait, si fait ; prenez que j'sis vout' bon auge, et, qu'en passant, j'vous souffle tout bas à l'oreille : vout' père est sauvé.

ADELNA, *avec saisissement.*

O ciel ! que dites-vous ?

PEDRONA, *voyant qu'on l'observe.*

J'vous dis. . . c'est la vérité c' que j'vous dis, Madame ; i' faut vous consoler, et si vouliez m'entendre, j'vous dirions tant d'raisons pour ça. . . par exemple, j'vous ferions voir. . .

(Dans le geste qu'elle fait, elle lui montre le billet.)

ADELNA, *avec surprise.*

Ah !

PEDRONA, *vivement.*

N'faut pas dire ah ! Madame, j'vous ferions voir qu'dans nos plus grands chagrins l'ciel nous envoie toujours queuqu' consolation.

ADELNA, *à part.*

J'ai reconnu la main de mon père !

PEDRONA.

Oui, v'la c'que c'est, Madame. (*Elle lui glisse furtivement le billet, puis apercevant Ourscoff qui la regarde, elle s'écrie :*) O mon dieu ! i' m'a vu ! i' m'a vu !

OURSCOFF, *à part.*

Un billet ! serait-ce de son père ? (*haut, en indiquant le*

billet.) cachez... (*brusquement*) cachez vos larmes, Madame; elles me font injure (*à Pedrona.*) Ma mère, conduisez ma femme dans la maison, elle peut avoir besoin de quelque chose. Oui, entrez, j'irai bientôt vous rejoindre.

(Adelna et Pedrona le regardent avec surprise. Adelna se hâte d'entrer dans la maison; mais Ourscoff retient sa mère qui va pour la suivre.)

SCENE VII.

Les précédens, excepté ADELNA.

OURSCOFF.

Je meurs d'envie de vous embrasser, ma mère!

PEDRONA.

Veux-tu bien, malheureux...

OURSCOFF.

Allons, ce sera pour une autre fois.

PEDRONA.

Jamais.

OURSCOFF.

Tenez, ma mère, je suis sûr qu'avant la fin du jour vous viendrez vous-même me baiser sur les deux joues.

PEDRONA.

Moi!

OURSCOFF.

Oui, vous. (*à Lowdbrog.*) C'est que j'aime ma mère, moi.

PEDRONA, *à part*, tout étonnée.

Y a queuqu'chose dans c'te tête là!

(Elle entre dans la maison en regardant attentivement son fils.)

SCENE VIII.

OURSCOFF, LOWDBROG, les Cosaques.

OURSCOFF, *à part*.

Ah! puissé-je bientôt... Mais songeons à nous débarrasser bien vite de ces gens-là. (*aux Cosaques.*) Mes camarades, je suis fâché de ne pouvoir vous retenir plus long-tems. (*les Cosaques se lèvent.*) J'aurais désiré...

LOWDBROG, *se rassoyant ainsi que les Cosaques.*

Que dis-tu donc, Ourscoff? nous ne partons point encore, mon ami.

OURSCOFF, étonné.

Mais vous ne pouvez pas rester!

LOWDBROG.

Si fait, pour te faire plaisir.

OURSCOFF.

Mais cela ne m'en fait pas du tout: ah ça! ne plaisantons pas, tu dois sentir que le jour qu'on se marie, on est bien aise...

Le faux Alexis.

Vout viendrez me revoir ; ma femme ne sera pas toujours aussi maussade , et...

LOWDBROG , *se levant.*

Ecoute , mon ami , nous voudrions bien t'obliger ; mais nous ne le pouvons pas : il nous est prescrit de rester ici jusqu'à nouvel ordre.

OURSCOFF.

Jusqu'à nouvel ordre !

LOWDBROG.

Oh ! mon dieu oui !

OURSCOFF , *riant à contre cœur.*

Eh , eh , eh ! tu conviendras , Lowdbrog , que cela...

LOWDBROG.

Est un peu gênant , n'est-ce pas ?

OURSCOFF , *se résignant.*

Eh bien ! mes camarades , buvons en ce cas , et réjouissons-nous.

LOWDBROG , *lui serrant la main,*

C'est bien dit , Ourscoff , réjouissons-nous.

OURSCOFF , *à part.*

J'enrage : (*on entend un bruit de musette.*) Qu'est-ce que c'est ?

LOWDBROG.

Eh ! parbleu , mon cher , c'est tout le village qui vient à ta noce !

OURSCOFF , *à lui-même.*

Que le diable les emporte ! je suis bien disposé , morbleu...

SCENE IX.

Les Précédens , KISKI , Paysans , Paysannes.

(*Entrée de villageois sous la conduite de Kiski.*)

KISKI.

Bonjour et bonne nuit , M. Ourscoff ; v'là c'que tonte la jeunesse du village , et moi en particulier , j'y'nous vous souhaiter , dans toute la joie d'nout' cœur , à vous ainsi qu'à la princesse vout' femme , qu'est ben la plus...

OURSCOFF.

C'est bon , c'est bon , je vous remercie.

(*Il regarde toutes les paysannes l'une après l'autre.*)

KISKI , *aux paysans.*

Comme il est bref , donc !

OURSCOFF , *à part.*

Allons , Liska n'est pas là.

KISKI.

Ah ! ça , c'n'est pas d'nout' faute ; j'voulions l'amener , a' n'a pas voulu y'air.

OURSCOFF.

Elle a bien fait. (*aux paysans*) Mes bons amis, pardonnez, j'ai affaire en ce moment, beaucoup affaire... Ecoutez, si plus tard je fais une noce, je vous y invite tous.

KISKI.

Qu'est-ce que vous dites donc, voisin Ourscoff, si vous faites une noce ? est-ce qu'on marie jamais une princesse sans noce, donc ? Ah ! ben, quoi qu'mam'selle Liska n'soit pas princesse, j' compte ben qu'y aura une noce à nout' marige, et une fière noce, j'm'en vante !

OURSCOFF, *lui saisissant le bras.*

Hein ? tu veux épouser Liska, toi ?

KISKI.

Pourquoi pas ? pisqu'vous v'là marié, c'n'est pas vous qui l'épouserez p'têt', et Liska n'est pas fille à rester fille, entendez-vous.

OURSCOFF, *le serrant plus fort.*

Kiski... tiens-tu à tes deux oreilles, mon ami ?

KISKI.

Tiens ! si j'y tiens ! pardi, tout autant qu'all' tiennent à moi, j'espère : j'sommes inséparables, oui dâ.

OURSCOFF.

Tu te trompes ; car je ferai cette séparation-là, moi, si tu t'avises d'en conter davantage à cette fille.

KISKI.

Ah ! par exemple, faut qu'vous soyez ben...

OURSCOFF, *brusquement.*

Paix ! va-t-en et remmène ton monde.

KISKI, *s'éloignant.*

Eh ben, eh ben, au r'voir, voisin.

OURSCOFF, *à part.*

Mais, je pense... puisque les Cosaques restent... (*appelant*) Kiski ?

KISKI, *raccourant.*

Quoi donc voisin ?

OURSCOFF.

As-tu là des ménétriers ?

KISKI.

Ah ben, si j'en avons ! et d'rudes, j'dis ! ça vous détache un coup d'archèt...

OURSCOFF.

Eh bien, mes amis, dansez pour ma noce.

KISKI.

V'là parler, ça !

OURSCOFF, *aux Cosaques.*

Les camarades ne seront peut-être pas fâchés que ces bonnes gens se divertissent un peu.

LOWDBROG.

Au contraire, Ourscoff. Plusieurs de nos-cosaques prendront volontiers part à la fête.

OURSCOFF.

Tant mieux, (*à part*) Cette distraction pourra me servir,

KISKI, *sautant.*

On va danser ! ah ! queu' joie !

(Des ménestriers villageois vont s'asseoir sur des tonneaux et se disposent à faire danser.)

OURSCOFF, *à part.*

Moi, pendant ce tems là... (*il va pour entrer dans la maison*)

LOWDBROG.

Où vas-tu donc, Ourscoff ?

OURSCOFF.

Ne faites pas attention, je vais trouver ma femme, tandis que vous autres...

LOWDBROG.

Eh bien, comme tu voudras, (*il le suit pour entrer avec lui,*)

OURSCOFF, *se retournant.*

Qu'est-ce tu fais donc, Lowdbrog ?

LOWDBROG.

Je vais avec toi.

OURSCOFF.

Pourquoi ?

LOWDBROG.

C'est mon ordre.

OURSCOFF, *stupéfait.*

Ah ! (*tous deux restent immobiles et face à face.*) C'est donc le diable qui t'a donné tes consignes ?

LOWDBROG.

C'est le Grand-Alexis lui-même.

OURSCOFF.

Alexis ! mais c'est comme si je n'étais pas marié ; cela ?

LOWDBROG.

C'est bien à peu-près la même chose, mais j'en suis fâché. Eh bien, entrons-nous ?

OURSCOFF.

Non, parbleu ! si tu dois me suivre, je reste. Mille tonnerres ! faut-il... Tu ris, je crois ? Ah ça, Lowdbrog, ton ordre ne porte pas de te moquer de moi, j'imagine ?

LOWDBROG, *riant.*

Non, mon cher ; mais pardonne, je ne puis m'empêcher, en voyant ton humeur...

OURSCOFF.

Ah ! tu appelles cela de l'humeur, toi ! Mais tu ne vois donc pas que j'enrage et que la colère me suffoque ?

LOWDBROG, *tranquillement.*

Je le vois très-bien, mon ami; mais modère-toi, je t'en conjure; sans cela, je te le dis en bon camarade, nous serions obligés de te fendre la tête, et cela serait désagréable; car c'est encore là notre consigne.

OURSCOFF, *faisant effort sur lui-même.*

Allons, ... allons, je... je vois qu'il faut prendre patience.

LOWDBROG, *toujours tranquillement.*

Il faut prendre patience.

OURSCOFF.

Buvons donc.

LOWDBROG,

Buvons donc.

OURSCOFF.

Et laissons commencer la danse.

LOWDBROG.

Et laissons commencer la danse.

-OURSCOFF, *prenant un broc qu'il trouve vide.*

Oh! Oh! celui-ci... Qu'on aille remplir ce broc. Ne vous en faites pas faute, camarades. (*à part*) S'ils pouvoient en prendre assez... (*à un homme qui emporte le broc vide*) Ah! ... qu'on apporte aussi quelques bouteilles de kirchwaser.

LOWDBROG.

Bien, Ourscoff, nous y ferons honneur.

OURSCOFF,

Et à moi plaisir. (*à part*) Cela ira plus vite. (*allant ouvrir la porte du jardin.*) Tenez, si vous m'en croyez, nous irons nous asseoir là sous ces arbres, nous y boirons plus agréablement.

LOWDBROG.

Parbleu! tu as raison, mon ami.

OURSCOFF, *aux garçons de cabaret qui apportent un broc et un panier de bouteilles.*

Eh! arrivez donc, vous autres. Il ne faut pas oublier les musiciens. Kiski, je te charge de les faire boire.

KISKI.

Ça s'ra ben facile, ça!

LOWDBROG.

Allons, viens, Ourscoff.

OURSCOFF, *à part, le suivant.*

Fâcheux retard pour la malheureuse princesse!

(Lowdbrog, Ourscoff et tous les cosaques, à l'exception des quatre qu'on a placés dans le fond, passent dans le jardin, où l'on a déjà porté le broc et les bouteilles.)

SCÈNE X.

KISKI, Cosaques, Villageois.

(Danse villageoise. Quelques cosaques reviennent du jardin, déjà à moitié ivres. Ils dansent un pas dans ce caractère, et aussitôt après ils retournent au jardin. L'ivresse gagne les quatre cosaques qui sont en dehors de la haie; deux s'asseyent aux deux côtés de la porte, deux autres sur le penchant de la colline et s'y endorment. Chacun des ménétriers succombe successivement; ce qui diminue le bruit de la musique. Bientôt on n'entend plus qu'un seul instrument qui cesse à son tour, et la danse finit.)

KISKI.

Tiens! tiens! v'là que j'navons plus d'violonneux à c't'heure! Ah! qu'i sont donc drôles avec leurs instrumens qui n'disent plus rien! C'que c'est d'nous p'ourtant!

SCÈNE XI.

Les Précédens, OURSCOFF, *sortant doucement du jardin.*

KISKI.

Eh! v'nez donc voir, voisin Ourscoff, comme...

OURSCOFF.

Tais-toi. (*regardant vers le jardin.*) Bon! les voilà comme je les voulais; ils sont tous endormis.

KISKI.

Queu' dessein a-t-i' donc?

OURSCOFF, *à part revenant sur le devant.*

A merveille! (*aux paysans.*) Mes amis, laissez reposer mes camarades; nous nous reverrons demain.

KISKI.

Ah! j'entends. D'main... ça s'ra l'endemain, n'est-ce pas?

OURSCOFF.

Sans doute.

KISKI, *joyeux, aux autres paysans.*

Mes amis, y aura un lend'main! ah! comme j'allons...

OURSCOFF.

Veux-tu bien ne pas crier si fort!

KISKI.

Eh ben, non, non, c'est juste. (*plus bas aux paysans.*) Y aura un lend'main, mes amis! (*à Ourscoff.*) Ah! ça, ces ménétriers qui dorment là, n'faut i' pas...

OURSCOFF.

Ces ménétriers?... eh! morbleu, emportez-les.

KISKI.

Que j'les emportions! ah ben, ça s'ra... Mes amis, emportons la musique.

(Kiski et les villageois prennent avec précaution le banc sur lequel sont assis les ménétriers et l'emportent. Ourscoff les suit jusques dans le foud, en les pressant de s'éloigner.)

SCENE XII.

LISKA, OURSCOFF.

OURSCOFF, *revenant du fond.*

Je croyais que je ne viendrais pas à bout de les renvoyer. Si je n'avais craint le bruit, je vous les aurais... (*Il va regarder à la porte du jardin, tandis que Liska arrive dans le fond.*) Ils dorment bien. Allons trouver la duchesse.

LISKA, *retenant Ourscuff par le bras, au moment où il est prêt d'entrer dans la maison.*

Mon cousin Ourscuff?

OURSCOFF.

Eh?... c'est toi, ma chère amie! (*Pédrona reparait.*)

LISKA, *tristement.*

Oui, c'est moi. (*elle se tient droite devant lui et pleure.*)

Vous m'voyez, n'est-ce pas?

OURSCOFF.

Eh, bien, ma bonne Liska?

LISKA, *sanglottant.*

Eh ben... j'n'avions qu'ça à vous dire... Adieu, mon cousin. (*Elle va pour sortir.*)

OURSCOFF, *l'arrêtant.*

Mais écoute-moi donc. Tu crois peut-être que je n'aime plus? eh bien, tu te trompes.

LISKA.

Je m'trompe? Ah! oui, j'entends: c'est p'têt' par amitié pour moi que vous avez épousé c'te belle princesse! allez, c'est indigne à vous! m'est avis, mon cousin, qu'vous avez l'âme aussi laide qu'ces vilaines moustaches qu'vous rapportez d'la guerre et qui m'font peur!

OURSCOFF.

Tu me charmes, ma chère Liska!

LISKA.

Oui: vous croyez p'têt' que j'vous aimons encore! eh ben, pas du tout, du tout, ça m'est passé déjà. Ah! ma sibe! j'trouverons bentôt des marioux qui vous vaudront, M. Ourscuff. Sur ça, bon soir.

OURSCOFF, *la retenant.*

Un moment. C'est moi qui veux te marier.

LISKA, *voulant se dégager.*

Laissez, laissez, je m'marierons ben sans vous.

OURSCOFF.

Sans moi, non, je ne le souffrirai pas. (*à voix basse.*) Ecoute, Liska: aimes-moi toujours, attends, et tu seras contente. (*Liska reste toute étonnée.*)

LISKA, *riant naïvement.*

Eh ! eh ! eh ! (*sérieusement, après un instant de silence.*) J'attendrai, mon cousin.

OURSCOFF, *allant pour entrer chez lui.*

Eh bien, suis-moi, tu verras toi-même...

SCÈNE XIII.

PEDRONA, OURSCOFF, LISKA.

PEDRONA, *sortant de la maison.*

Où vas-tu ?

OURSCOFF,

Ma mère, il faut que je parle à la duchesse.

PÉDRONA.

Non, jarnigüiens, tu ne lui parleras pas

OURSCOFF.

Mais, ma mère...

PÉDRONA.

Va-t-en, et que je ne te r'voye jamais.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, ADELNA.

ADELNA, *paraissant.*

Misérable ! quel est ton dessein ?

OURSCOFF, *vivement.*

(*Il jette un coup d'œil autour de lui et se précipite aux pieds d'Adelna.*) Madame, pardonnez-moi tout ce qui a pu m'échapper d'offensant pour votre auguste personne. Cessez enfin de voir en moi votre persécuteur ; j'ai voulu vous sauver et l'honneur et la vie.

ADELNA.

Vous !

OURSCOFF, *se relevant.*

Moi, Madame. Ah ! n'apprehendez point que j'abuse d'un droit que je tiens de la violence. Notre mariage est nul ; je ne suis point votre époux ; non, Madame, bannissez toute crainte et j'irai protester avec vous contre l'infraction des lois qui veulent le libre consentement de ceux que lie le plus saint des contrats.

ADELNA.

L'ai-je bien entendu ? ô mon libérateur !

PEDRONA.

Mon cher Ourscoff ! tu me rends la vie ! (*elle se jette à son cou et l'embrasse.*)

LISKA.

Là ! je l'disais ben, moi, qu'mon cousin n'avait qu'une parole.

OURSCOFF.

Ma bonne mère, avez-vous pu croire ?...

PÉDRONA.

Non... non, je ne l'ai pas cru. Mais pourquoi n'mavoir pas

dit d'abord... (à *Adelna*.) Ah ! madame, c'n'est pas pour m'vanter ; mais j'peux dire que c'garçon-là... (elle l'embrasse encore avec une ivresse folle.)

OURSCOFF.

Calmez-vous, ma mère, et songeons...

PÉDRONA.

Mais sais-tu que l'père d'madame, nout' brave Gouverneur, est sauvé ! que j'lai vu, que j'li ai parlé, que...

OURSCOFF, l'interrompant.

Ma mère, tout ce que je savais, avant d'arriver ici, c'est qu'on m'avait tenu parole.

ADELNA.

Que dites-vous ?

PÉDRONA, à Adelna.

Bon ! j'y suis, Madame ; c'quelqu'un qu'à payé un Cosaque pour sauver vout' père, l'v'là, c'est itou mon fils.

ADELNA.

Quoi ? c'est vous aussi... (lui prenant vivement la main.) Ah ! mon bienfaiteur, comment...

OURSCOFF.

Songez au plus pressé. Écoutez ; Madame, tous les Cosaques que j'ai enivrés, sont en ce moment livrés au sommeil. Sortons d'ici ; nous nous reprendrons dans un village voisin, chez un honnête laboureur de nos parens. Là, vous pourrez sans danger... Liska, tu viens avec nous, et vous aussi, ma mère.

PÉDRONA.

Eh ben, oui, t'as raison, Ourscoff.

LISKA.

Pis qu'la princesse n'est pas la femme d'mon cousin, j'irai ben volontiers avec elle.

ADELNA.

Vous m'obligerez beaucoup, mes bonnes amies.

OURSCOFF.

Ah ! Madame, croyez que je veillerai sur vous comme sur nu dépôt sacré, et qu'il n'y a d'égal au respect que m'inspirent votre rang et vos malheurs, que l'ardeur que j'ai de vous servir. Venez. (On entend battre le tambour dans le lointain. Il va pour les emmener et s'arrête.) Qu'entends-je ?

PÉDRONA.

Ah ! mon Dieu ! ces tambours vont réveiller...

OURSCOFF.

Fuyons promptement.

(On entend le bruit d'une décharge de mousqueterie, et plusieurs coups de canno.)

ADELNA, PÉDRONA, LISKA, ensemble.

Juste ciel ! Miséricorde ! Ah ! mon Dieu !

Le faux Alexis.

LOWDBROG, *dans la coulisse.*

Ourscoff ? Ourscoff ?

OURSCOFF.

Malédiction ! il est trop tard ! allons, il faut... (*courant à la porte du jardin*) Holà, hé, Lowdbrog, Cosaques, debout, aux armes !

PEDRONA.

Eh ben, eh ben, rêves-tu ?

OURSCOFF.

Ma mère, ils sont éveillés, conservons leur confiance.

SCENE XV.

Les Précédens, LOWDBROG et les Cosaques,

LOWDBROG, *accourant avec tous les Cosaques.*

Cosaques, aux armes ! (*à Ourscoff*) Qu'est-ce que tu dis Ourscoff ?

OURSCOFF.

Comment, ventrebleu, vous n'entendez pas la mousqueterie, le canon, et le tambour qui bat la charge ?

LOWDBROG.

Eh bien, oui, mais qu'est-ce que cela signifie ?

OURSCOFF.

Ma foi, je n'en sais rien, mais j'imagine que l'ennemi... (*autres coups de canon*) Entends-tu ? cela continue, vraiment ! ah ! ça qu'allons-nous faire ?

LOWDBROG.

Tiens, tiens, Ourscoff, voici quelqu'un qui va nous le dire.

OURSCOFF.

Qui donc ?

LOWDBROG.

Notre général Warusco.

OURSCOFF.

Warusco ! (*à part*) Ah ! comment nous tirer delà !

SCENE XVI.

Les Précédens, WARUSCO.

WARUSCO.

Ah ! mes amis, ne perdez pas de tems. Alexis vous ordonne de reconduire Adelna à Smolensko ; il veut que sa tête réponde du succès de l'action qui vient de s'engager.

ADELNA, PEDRONA et LISKA, *en même tems.*

O ciel !

OURSCOFF.

Ah ! ah ! il est donc survenu quelque chose...

WARUSCO, à voix basse, à Ourscoff et à Lowdbrog.
Crainte d'indiscrétion, mes amis, il faut que je vous prévienne...
Il s'arrête en voyant Adélna.

OURSCOFF, à Adélna.

Éloignez-vous, madame; il est inutile que vous écoutiez, fort inutile, entendez-vous? (à Warusco) Parlez mon général.

WARUSCO.

Nous venons de faire une sortie, pour nous opposer à l'approche d'une forte division de l'armée de Catherine, commandée par le comte Menzloff, et qui marchait sur Smolensko. L'on est aux prises en ce moment.

OURSCOFF.

Oh! oh! ceci devient sérieux.

WARUSCO.

Autre facheuse nouvelle. Nous savons que Zamoski, qui a su nous échapper, a rejoint Menzloff.

OURSCOFF, élevant la voix.

Il a rejoint Menzo...

WARUSCO, vivement.

Chut!.. Il ne faut pas qu'Adélna...

OURSCOFF.

Oui, oui, j'entends.

WARUSCO.

Ainsi, Ourscoff, tu vas ramener ta femme à Smolensko.

OURSCOFF.

Oui, général, tout de suite. (à Adélna) Venez madame.

WARUSCO.

Un moment. Lowdbrog t'accompagnera.

OURSCOFF, s'arrêtant.

Lowdbrog? Ah!.. seulement Lowdbrog?

WARUSCO.

Oui, pour que vous soyez moins remarqués. Vous suivrez des sentiers détournés et gagnerez la porte de Biela, qui n'est point encore menacée.

OURSCOFF.

Oui, général. (à part) C'est mon mauvais génie que ce Lowdbrog.

WARUSCO.

Le reste du détachement me suivra.

OURSCOFF, à part.

Mais il sera seul... (haut) Allons, allons, partons.

ADELNA.

Non, on ne m'arrachera pas d'ici.

WARUSCO.

Madame, il faut obéir.

OURSCOFF

Le général a raison, Madame, il faut obéir. (bas) sinon vous êtes perdue, (haut) il faut obéir.

WARUSCO.

Lowdbrog ? (*Il le tire à l'écart et lui parle bas.*)

OURSCOFF.

Liska ? (*Il lui dit quelques mots à l'oreille, puis il ajoute à demi-voix*) dis-moi cela.

LOWDBROG, répondant à Warusco.

Mon Général, je ne les perdrai pas de vue.

WARUSCO, aux autres Cosaques.

Vous, suivez-moi. (*Il sort avec les Cosaques.*)

SCENE XVII.

LISKA, ADELNA, PEDRONA, OURSCOFF, LOWDBROG.

LISKA, bas à Adelnà,

Vout' père est avec Merzoloïff, sous les murs de Smolensko.

ADELNA,

O Ciel ! comment savez-vous ?...

LISKA.

Dis li çà, m'a dit mon cousin.

LOWDBROG, qui a remarqué Liska.

Quelle est donc cette jeune fille, Ourscoïff ?

OURSCOFF.

C'est ma cousine Liska.

LOWDBROG.

Ta cousine ?

LISKA.

Oui, Monsieur, j'sis la cousine d'mon cousin ; parce que, voyez-vous, la mère d'mon père à moi, et l'père d'sa mère à lui...

LOWDBROG.

Oui, oui, vous êtes une fort aimable fille, et sur mon âme...
(*Il veut la cajoler.*)

OURSCOFF, l'arrêtant rudement.

Partons.

LOWDBROG.

Eh bien ! eh bien ! sans doute, partons.

OURSCOFF à Adelnà.

Allons) ma femme.

ADELNA, avec inquiétude.

Quoi ! Ourscoïff, il faut donc...

OURSCOFF.

Plainte inutile, Madame ! j'y périrai, corbleu ! ou vous serez avant une heure où le devoir me prescrit de vous conduire. Oui, oui, Madame, on tenterait vainement de m'en empêcher. Le camarade Lowdbrog m'a vu dans des occasions où quatre hommes ne me faisaient pas peur.

LOWDBROG.

Et moi donc, pour qui me prends-tu ?

OURSCOFF.

Oh ! je sais bien ce que tu vauz , aussi je suis tranquille. (à part.) Là-bas , coquin , dans le fourré du bois... (haut.) Marchons.

LISKA à Pédrona.

Mais qu'est-ce qu'il veut donc dire , mon cousin ?

PÉDRONA.

Tais-toi ; tu l'verras bientôt. (à Adélna.) Prenez nos bras , Madame , vous-vous fatiguerez moins.

(Coups de canon et fusillade.)

LOWDBROG.

Ah ! diable ! dépêchons-nous , Ourscoff ; c'est bien près d'ici qu'on se bat.

(Ils sortent par la gauche. Grand bruit de guerre ; on voit des cosaques traverser la scène, poursuivis par des soldats de la Czarine. Mêlées, combats.)

SCENE XVIII.

POUGATCHEFF, WARUSCO, Cosaques.

POUGATCHEFF, *entrant de la droite.*

A moi, Cosaques !

WARUSCO, *accourant de la gauche.*

Où vas-tu , malheureux Pougatcheff ! le colonel Risberg triomphe de ce côté.

POUGATCHEFF.

Risberg aussi ! et là-bas , les traîtres Lithuaniens déposent leurs armes aux pieds de Zamoski qu'ils ont soustrait à ma vengeance ! Ma voix menaçante s'est vainement fait entendre ; leurs cris audacieux m'ont répondu ces mots : *Tu n'es point Alexis !* et sans mes fidèles Cosaques... ô fureur !.. Mais tu as raison ; Adélna est toujours en mon pouvoir... Avec un tel otage , je puis encore faire trembler mes ennemis. Suis - moi , Warusco.

WARUSCO.

Arrête ! je vois venir Risberg et les siens ; nous ne pourrons jamais..

POUGATCHEFF.

On peut tout avec de l'audace. Viens , ce fer va nous frayer un passage. Oui , le sort en est jeté , il faut ressaisir mon empire ou creuser mon tombeau !

(Il se précipite vers la gauche avec Warusco et les Cosaques.)

SCENE XIX.

ZAMOSKI, Officiers et Soldats de la Czarine.

(Zamoski a le même costume qu'au premier acte.)

ZAMOSKI, à ses Officiers.

Pougatcheff a su m'échapper ; mais il n'a fait que retarder sa défaite , il n'évitera point le terrible châtiment que ses crimes lui ont mérité. Mes amis , c'est ici la maison de la bonne Pédrona , de la mère de l'infâme Ourscoff. (*appelant.*) Pédrona ? Pédrona ? ho ! quelqu'un... Quoi ! personne ! la maison est déserte !.. Juste ciel ! et ma fille que sera-t-elle devenue ? Le barbare Pougatcheff aurait-il envoyé de nouveaux ordres à son affreux complice ? (*regardant vers la gauche.*) Le colonel Risberg ! que vient-il m'apprendre ?

SCENE XX.

Les Précédens , RISBERG , ensuite POUGATCHEFF.

RISBERG.

Seigneur , Pougatcheff est enfin arrêté.

ZAMOSKI

Je respire !

RISBERG.

Les Cosaques qui protégeaient sa fuite sont tous tombés sous les coups de nos braves. Le fantôme d'Alexis a disparu , et voici l'imposteur qu'on vous amène. (*Des soldats amènent Pougatcheff.*)

ZAMOSKI à Pougatcheff.

Barbare , qu'as-tu fait de ma fille ?

POUGATCHEFF.

Je suis encore le maître de son sort.

RISBERG.

Où est-elle ?

POUGATCHEFF.

En quelque lieu qu'elle soit , rassurez-vous , elle est avec son époux.

ZAMOSKI.

Infâme brigand ! tu es dans nos fers , le supplice t'attend , et tu nous braves encore !

POUGATCHEFF.

Je ne sais qui de nous , Zamoski , triomphe le plus en ce mo-

ment , puisque , malgré mes fers , il me reste encore le pouvoir de jeter le trouble et l'effroi dans ton ame . On peut ordonner mon supplice ; mais , avant de le subir , j'aurai joui du tien : tu ne reverras jamais ta fille .

SCENE XXI ET DERNIÈRE.

Les Précédens , ADELNA , OURSCOFF , LISKA , PEDRONA .

ADELNA , paraissant inopinément sur la montagne .

Mon père ! (*Elle descend rapidement.*)

ZAMOSKI .

Ma fille !

POUGATCHEFF .

Adelna !

RISBERG , montrant Ourscoff qui suit Adelna .

Arrêtez cet homme .

OURSCOFF , se débattant entre des gardes qui le saisissent .

Eh ! ventrebleu ! laissez-moi donc .

POUGATCHEFF .

Ourscoff !

ZAMOSKI .

Ourscoff !

ADELNA , tombant dans les bras de son père .

Ah ! mon père !

POUGATCHEFF , arrachant avec impétuosité l'épée d'un de ses gardes , et s'élançant pour frapper Ourscoff .

Traître ! reçois ta récompense .

ADELNA , avec un grand cri .

Arrêtez !

(*Elle se précipite devant Ourscoff et lui fait un rempart de son corps . Les gardes reçoivent Pougatcheff et le désarment .*)

RISBERG .

Que vois-je ?

ZAMOSKI , avec étonnement .

Ciel ! ma fille ! avec quel intérêt tu défends cet homme

POUGATCHEFF .

Sans doute , c'est son époux .

OURSCOFF , d'une voix forte .

Non .

ZAMOSKI .

Quoi ? ma fille , n'est-ce point là celui...

ADELNA, *avec énergie.*

Qui nous a sauvé l'honneur et la vie; oui, mon père, oui, c'est mon libérateur, c'est le vôtre; c'est lui qui a payé le Cosaque auquel vous devez votre évasion; c'est lui qui n'a feint de servir les barbares desseins de ce monstre, que pour me ramener dans vos bras. Jugez, mon père, si j'ai dû frémir au coup qui menaçait les jours du plus généreux des hommes!

ZAMOSKI.

Fille chérie! j'ose à peine me livrer à l'excès de ma joie. (à Ourscoff, lui serrant la main) Et c'est toi, bon et honnête Ourscoff...

POUGATCHEFF, *avec ironie.*

Allons, Zamoski, il ne te reste plus qu'à confirmer l'hymen de ta fille et les droits de son époux.

OURSCOFF, *vivement.*

Des droits? Je n'en eus jamais. Je proteste ici contre la violence, contre des nœuds formés au milieu de l'appareil du plus affreux supplice. Si ma déclaration était insuffisante; s'il pouvait exister une loi qui respectât de pareils nœuds, et qu'il fallût ma mort pour les briser, vous me verriez prêt à la subir.

ZAMOSKI.

Homme généreux! (aux gardes.) Que Pougatcheff soit chargé de fers, et conduit devant la Czarine, qui prononcera sur son sort.

POUGATCHEFF.

Tu retardes mon supplice, Zamoski! prends-garde que ce délai ne te soit fatal; ma délivrance n'est point impossible... Allons, je te rends grâce; tu me laisses encore l'espoir de la vengeance.

(Zamoski fait un geste et on entraîne Pougatcheff.)

ADELNA, à Ourscoff.

O mon bienfaiteur! comment pourrons-nous jamais nous acquitter envers toi?

ZAMOSKI.

Ma fille, le brave Ourscoff sera désormais mon ami le plus cher.

OURSCOFF.

Votre amitié, mon prince! (à Adélina.) Eh bien! Madame, la voilà ma récompense.

FIN.